

**D**ans ce numéro, nous publions la deuxième partie des actes de la session qui a réuni, fin juillet 1995, 180 membres et partenaires de la Mission de France autour du thème "A l'écoute de l'homme d'aujourd'hui".

Le quatrième intervenant, Jean-Pierre Changeux, neurobiologiste et président du Comité Consultatif National d'Ethique, est sans doute celui qui a le plus dépaycé les participants.

Peu d'entre nous, en effet, étaient familiarisés avec la géographie complexe du cerveau. Mais, plus que la description, heureusement simplifiée, de l'extraordinaire univers des connexions cérébrales, c'est bien la recherche personnelle par Jean-Pierre Changeux d'une théorie naturaliste qui a frappé les esprits. La prise en compte de l'aléatoire jointe à la modestie du chercheur ne permet pas de la réduire à une théorie mécaniste, bassement positiviste. Mais selon lui le déphasage entre les connaissances scientifiques et les systèmes symboliques et religieux aboutit à faire de ces derniers un frein et finalement un bagage inutile pour ce qu'il présente comme la tâche essentielle de l'homme contemporain : l'universalisation de l'éthique.

Qu'on nous permette ici une boutade : la position de Jean-Pierre Changeux ne flirte-t-elle pas parfois avec celle d'un Jean-Paul II, dans l'affirmation d'une série de constantes, qu'elles soient biologiques... ou révélées ? Plus sérieusement, comme le montre la table ronde qui a suivi, c'est sur les présupposés sous-jacents à cette universalisation de l'éthique qu'a porté le débat. Selon Christian Duquoc, la position prise par les quatre intervenants agnostiques qui ont bien voulu répondre à notre invitation constitue une

sorte de retour à ce qu'il intitule "l'idéologie de la chrétienté", faisant de l'éthique le lieu source d'une possible convivialité humaine. Or, cette attitude, commune à nombre de nos contemporains, croyants ou non, non seulement sonne le glas de la foi chrétienne, comme le souligne Jean-Marie Ploux, mais encore constitue une rupture radicale avec les courants de pensée qui assument le défi du négatif.

Pour reprendre notre boutade : l'élément décisif dans l'existence d'un homme comme Jean-Paul II n'a pas été, comme il en a fait la confiance, les valeurs morales dont il a hérité, mais la conduite héroïque de ses contemporains lors de l'insurrection générale de Varsovie, en 1944 : *"Curieusement, dans cette période marquée par un terrifiant mépris de l'homme, alors que le prix de la vie humaine était déprécié comme jamais il ne le fut, la vie de chacun devint infiniment précieuse, prenant la valeur d'un don gratuit"*<sup>(1)</sup>. Au-delà du "tout-éthique", il y a ces moments où le sommet de la détresse ou de l'urgence percute les principes, les stratégies, les valeurs dominantes et pousse à la décision inédite.

A la fin de la table ronde, Jean Biehler nous invite à débusquer cet optimisme historique premier qui travestit l'espérance chrétienne en un catalogue de raisons d'espérer. N'y a-t-il pas là de quoi libérer notre dialogue avec nos contemporains ? Nous ne disposons pas d'un savoir préétabli qui nous dispenserait de chercher humblement avec eux. Mais ceci nous renvoie aussi au thème de la recherche commune choisi par la Mission de France et ses partenaires : "Trouver un langage juste de l'espérance chrétienne aujourd'hui".

---

Entrez dans l'Espérance, éd Plon-Mame, p 188



# Au quai de l'isle

Hervé BIENFAIT

*Voici, comme promis (voir le numéro précédent) une suite au récit de la vie sur le quai. Humour, coeur, fraternité, malheur... Quotidien infime qui peut croiser le drame. <sup>(1)</sup>*

## **Le bar de Lulu**

Quelques-uns de ces épisodes étaient commentés chez Lili, entre petit noir, dominos et rosé... Mais avec modération, car sa terrasse et sa salle aimaient la sagesse et vivaient un parti-pris d'ensolaillement, de convivialité.

Il y avait un autre bar, un peu plus loin, rue des Etoupières : "Au Caprice des Flots", on voyait plutôt venir Jean-Louis,

flambant neuf de tous ses tatouages et rehaussé sur ses longs blue-jeans, les jours où son bateau, le "P'tit Louis", rentrait le vivier plein à barotter. Par contre, quand la mer était coléreuse, et les creux trop grands pour la chaloupe, ou que la crevette avait boudé le rendez-vous, il allait plutôt noyer son ennui dans un autre bar encore, de l'autre côté du Bon Coin, sous les façades d'ardoises qui dominent le marché au poisson ; là, juste devant les

---

(1) Voir le livre d'Hervé Bienfait "MC Ruby"

étals, les discussions allaient bon train sur les problèmes de la pêche, et chauffaient les esprits... La terrasse était étroite, pas plus ensoleillée qu'au Bon Coin, mais surtout, ici, l'intérieur n'était pas éclairé par deux côtés de larges baies vitrées, mais au contraire par une devanture encombrée d'affiches de toutes sortes : ainsi la pièce, toute en enfilade, disparaissait au fond dans l'obscurité. Les tables étaient à droite, alignées comme dans une voiture de chemin de fer, et le bar était à gauche, avec les tabacs : c'est là que se tenait Lulu, aidée par une ou deux personnes.

Lulu, ce n'était pas Lili ; c'était une femme plus distante à première vue, certainement efficace, attentive, et finalement très présente, à sa manière, aux plaintes des marins. Elle était toujours la première au courant des rumeurs qui enflaient sur le quai, des colères qui grondaient et montaient de tournée en tournée sur sa terrasse, des coups fomentés du genre : opération commando contre le poisson importé dans une grande surface, ou simplement les règlements de compte entre marins. Cela demandait de sa part beaucoup d'attention, de patience et de tact. Elle savait aussi ne pas rester insen-

sible à certaines détresses, comme on le verra dans la suite de l'histoire.

Elle se mit à fréquenter la station, au moins de temps en temps, à partir du jour où le jeune un peu distrait qui travaille avec moi trouva chez elle, au premier étage, une chambre à louer : il y avait un certain nombre de formalités à remplir, et c'était plus facile de le retrouver aux pompes que je ne sais où, le long des digues à la pêche, avec ses copains, ou dans les autres bars du quartier Saint François.

Puis elle découvrit le phénomène... Un jour qu'il avait frôlé la panne d'oreiller et mettait les bouchées doubles au petit déjeuner pour rattraper du temps (c'est lui, Martial, qui ouvre la station à sept heures trente), dans la seconde qui suivit le claquement derrière lui de la porte de sa piaule, il réalisa qu'il y avait laissé la clef – qui était unique –. La porte était blindée et de l'autre côté de la rue la première vedette attendait déjà au gazole. Il alla donc travailler, accumulant les inattentions et sans cesser de jeter des coups d'oeil sur la façade de l'immeuble.

Au lever du jour, il s'aperçut que la fenêtre était entrebâillée et, profitant de



l'arrivée de Jacky avec le pain des goélands, il entreprit l'escalade de la face sud du bar de Lulu, sous le regard dubitatif de quelques normands, se rétablit sur le dos de l'enseigne lumineuse et, d'un grand écart périlleux, rejoignit la fenêtre et la chambre et la clef. Cela recommença une ou deux fois, une autre fois d'ailleurs ce fut la clef de la station, puis le mal le quitta, au détour de l'été...

Lulu, quant à elle, n'avait pas attendu pour se faire une raison et, dès le printemps, s'était cantonnée à la gestion des problèmes du rez-de-chaussée : il y avait déjà suffisamment à faire au bar où Joël s'animait avec Michel et Jean-Louis, tandis que dos à dos Rémi et Fabrice jouaient l'air de "la sole à six mille francs, y a plus de saison ! Plutôt vendre des bateaux en bouteille !" Ils comptaient en anciens francs, le temps ne comptait plus ; des bateaux en bouteille, il y en avait au comptoir, mais c'étaient des cadeaux, car Lulu comme Lili avait reçu bien des marques de sympathie : au mur, des aquarelles faisaient revivre pour elle des bateaux, des tableaux de noeuds marins et des photos des uns et des autres parlaient de toute une histoire partagée.

### *Joli mois de mai*

C'est au mois de mai, si je me souviens bien, que s'annoncèrent les événements qui allaient ensuite se précipiter sur le quai, jusqu'à l'hiver suivant.

Des peintres s'activaient tout autour de la station, pour un grand nettoyage de printemps : elle allait devenir toute blanche, avec un liseré rouge en haut, comme vous l'avez trouvée en arrivant au tout début de cette histoire ; ils étaient trois, armés de pinceaux, et ne tarissaient pas de commentaires peu élogieux sur la couleur d'époque laissée par le timonier ; nous étions nous-mêmes étonnés du contraste des couches nouvelles, et cette peau neuve nous remplissait d'aise.

Les journées étaient encore fraîches mais délicieusement baignées de soleil, le vent d'est assurait une relative stabilité des ciels, et le poisson redevenait un peu plus abondant ; la saison de la coquille Saint Jacques s'ouvrait, et quelques bateaux s'étaient armés jusqu'aux dents pour cela, tandis que d'autres continuaient un moment encore à la sole, ou bien préféraient jouer la carte de la quantité, avec le maquereau, le merlan ou le gode.

## R é c i t

Les grèbes, eux, étaient repartis : cela n'avait pas échappé à notre observation, car pendant tout l'hiver nous les avons vus, deux ou trois couples, aller et venir et plonger dans le bassin ; ils réémergeaient souvent à des dizaines de mètres de là, en secouant le plumeau de dessus leur tête, en haut d'une sorte de cou à méandre qui s'étirait alors comme pour avaler d'un seul trait quelque grosse capture ; amateurs d'eaux froides, ils avaient donc replié rames et repris le chemin du retour vers le Canada.

Par contre deux ou trois goélands marins (encore plus grands d'envergure, un mètre à un mètre cinquante, les ailes très noires sur le blanc du plumage) étaient venus se joindre, du bout des ailes, à la bande de désargentés qui squattaient le quai.

Et puis commençaient à passer des cormorans, le cou tendu vers l'avant, en rasant comme une ombre fugitive la surface de l'eau; ils semblaient ne pas pouvoir s'arracher vers le ciel, glisser comme une nuit sur coussin d'air, et plus tard s'arrêter à grands remous dans l'eau. Comme les grèbes, c'étaient de très bons plongeurs, mais plus grands et plus gourmands : tou-

te la matinée se passait à chasser; puis, à partir de midi, on les voyait s'installer sur les ducs d'albe et y prendre une posture impériale en déployant face au soleil les plumes de leurs ailes encre de Chine ; ils séchaient peu à peu jusqu'au coucher de l'astre.

C'est donc à cette époque, au cours d'une après-midi apparemment semblable à toutes les autres après-midi de ce joli mois de mai que, du tout début du quai, là-bas au pied de l'immeuble du grand port autonome, apparut une silhouette assez curieuse.

Au début, je n'y prêtai qu'une vague attention... C'était me semble-t-il une ombre assez courte sur pieds, dont la démarche était hésitante, comme d'un pas de palmipède le long des grosses dalles, et qui s'approchait peu à peu en tournant la tête de droite et de gauche, comme pour reconnaître des lieux déjà fréquentés dans une vie antérieure...

L'apparition se précisait, c'était un être à la toison hirsute et la tête cognée, dont la direction, assez décidée malgré tout, semblait bien devoir être notre propre bout de quai.

C'est Jacky, occupé à injurier Né-



nesse arrivé à marée haute ("Spèce de sa-  
laud"), qui le premier donna l'alerte et  
claironna :

— *Le Schtroumph !*

Nénesse, Marcelle et moi nous re-  
tournâmes alors, et les peintres s'arrê-  
rent tout net, tandis que je cherchais dans  
ma mémoire quand donc j'avais bien pu  
déjà entendre prononcer ce nom. Mais le  
visiteur insolite s'approchait maintenant  
de nous. C'était un clochard. Il avançait  
cahin-caha, mais en terrain connu...

— *Salut, le Schtroumph ! Tu reviens à tes  
quartiers d'été ?*

En même temps que je découvrais  
le personnage et les traits de son visage,  
j'eus le pressentiment de troubles assez  
nombreux dans un avenir proche, et je  
fouillai plus que jamais dans ma mémoire.  
Il portait sur la tête un bonnet rouge et,  
sous une épaisse tignasse, son visage ren-  
frogné et trapu n'exprimait pas de senti-  
ment précis. Il était petit de taille et trapu,  
avec un jean trop long plusieurs fois re-  
troussé aux chevilles, en énormes pare-  
chocs. A l'épaule, en bandoulière, un sac  
de voyage tirait sur ses anses. Mais c'est  
le bonnet rouge plié au sommet qui me  
rappela enfin une photo trouvée un jour

dans un tiroir de la station, une photo de  
cabane invraisemblable installée sur le  
quai, et que gardait un énorme chien blanc  
en train de lécher avec affection le nez  
renfrogné de... oui, pas de doute, c'était  
lui ! C'était bien lui qu'on appelait le  
Schtroumph... Mes craintes redoublèrent...

Il ne répondit absolument rien aux  
mots de bienvenue de Jacky et Marcelle  
("Hollé !"), poursuivit sur quelques mètres  
sa course, et s'arrêta enfin pour s'asseoir  
sur la terrasse en béton du petit bâtiment  
joutant le nôtre. Après un ou deux ba-  
teaux et les factures à l'intérieur, quand je  
revins au quai il avait disparu.

Dans la soirée, plusieurs pêcheurs  
me parlèrent de lui : "*Alors y paraît que le  
Schtroumph est revenu ?*" La nouvelle  
avait couru comme une traînée de poudre  
autour du bassin. Je regardais la peinture  
fraîche aux murs de la station et vis le ciel  
se couvrir de petits nuages sombres.

Ah, le joli mois de mai !

Le lendemain, il avait plu des cor-  
des le matin. Mais l'apparition se repro-  
duisit, à peu près à la même heure, un peu  
plus conséquente : le Schtroumph appor-  
tait avec lui un autre grand sac à main, et  
un tapis roulé sur ses épaules. Le beau

temps étant revenu, il s'assit de nouveau sur la terrasse en béton, au soleil : il profita vers onze heures de la générosité de Joël, le patron du Côte d'Azur – quelques poissons discrètement glissés de la main à la main –, étendit ses vêtements mouillés et regarda la mer toute l'après-midi. Je lui trouvai un air de cormoran, impérial, mais me demandai bien ce qui pouvait l'attirer ici. Sans doute était-il poète. L'endroit avait, il est vrai, plusieurs côtés pratiques : cet auvent contre la pluie, le poisson à portée de main, la fontaine d'eau douce et gratuite devant le bar de Lili, peut-être enfin le voisinage de gens qui pouvaient toujours servir...

Il revint encore le lendemain, avec un cadis plein à ras bord, et un second tapis... Une fois déroulés sur les pavés, les deux tapis créèrent un espace où il fit salon, une sorte de résidence en balcon sur la mer, avec en arrière-cuisine le cadis, comme vestiaire un cintre accroché à la grille du fond, ainsi qu'un miroir et un crucifix. Un peu de poisson grilla bientôt sur un feu de braises, entre trois gros pavés rassemblés là. Je reconnus une certaine simplicité, au goût évangélique, un grand abandon aux réalités des lieux et

des personnes présentes. Tout ici semblait être fait pour cela. Il me montra du doigt le crucifix :

— *Hein ! T'as vu ?*

Malheureusement les peintres, en plein chantier, s'accommodèrent mal de ces obstacles le long des murs, et de tout ce que notre hôte imprévisible continua à apporter jour après jour, je ne sais d'où, en remplissant peu à peu le passage derrière la station, les encadrements des fenêtres, leurs barreaux, bref bien des endroits encore pleins de peinture fraîche !

En ce qui me concerne, je fus vite gêné de devoir dérouler le tuyau en travers des tapis, ou de la laisse du chien qui était venu compléter la panoplie entre-temps, et il s'en suivit après quatre ou cinq jours ce qui devait arriver, c'est-à-dire des frictions ! Il y eut des mots, comme on dit...

Il contre-attaqua à sa manière :

— *Commence par servir du gazole et pas de l'eau !*

Je devins aussi rouge, je crois, que son bonnet de Schtroumph... Comment diable était-il au courant ? Il venait de réveiller un épisode douloureux que je me serais bien gardé de raconter. Mais puis-



qu'il s'agit d'une histoire vraie...

Remontons donc un instant à l'époque où la station, si l'on peut dire, avait changé de main : une fois le Timonier parti en retraite, c'est la Coopérative des Pêcheurs qui avait repris, comme on sait, la gestion des lieux, et y avait embauché Martial – en Contrat Emploi Solidarité – ainsi qu'un "jeune" prêtre-ouvrier, celui qui vous parle ; ce dernier – et donc tout le monde – était même passé à la télé, dans un moment de grande émotion : non pas que la présence des caméras ait gêné la vie ordinaire du quai (car après tout c'était aussi une première pour la Coopérative), mais parce qu'une vente extraordinaire de gazole avait entraîné ce jour-là la mise en route d'une cuve de réserve, à laquelle le Timonier ne touchait jamais, et dont le fond, à notre insu, était plein d'eau.

Il s'en suivit de gros dégâts sur les pompes à injection de plusieurs bateaux, des réparations coûteuses, du manque à gagner, et même quelques bons mots à l'adresse du nouvel arrivé, du genre :

— *Alors, on sert de l'eau bénite ici maintenant ?*

— *C'est un beau baptême !*

— *Y en a qui changeaient l'eau en vin !*

J'avais illustré, bien qu'involontairement, un chapitre important de l'histoire du quai... Mais en ces jours-là je ne faisais qu'être introduit – en grande pompe... – dans un récit dont je devais découvrir au fur et à mesure d'autres pages mémorables. Ainsi en était-il du Schtroumph, qui faisait irruption en ce moment dans ma version des faits, mais qui y avait joué un rôle bien avant moi.

Ah ! Le joli mois de mai.

### ***Le clochard, le goéland et le prêtre-ouvrier***

Juin arriva, plus vite que prévu, plus ensoleillé que jamais. Juin c'était un passage au-delà des austérités, une transgression des habitudes froides, un moment de fête où les rêves d'été se préparaient... Juin venait et surprenait comme la chaleur du soleil sur la peau, les corps qui se découvrent enfin, des jours d'épaules nues et de cheveux dorés.

Juin sur le quai, c'était une affluence, du bon temps, du plaisir qu'on venait prendre à nouveau sur les dalles, juste au-

dessus de l'eau sans doute encore fraîche. Il venait là des curieux pleins de questions sur les bateaux de pêche, des peintres qui installaient leur chevalet face aux pontons, de jeunes anglaises encore ébourifées de leur traversée en ferry, des pêcheurs à la ligne qui taquinaient je ne sais quoi, des ouvriers du grand port en renfort, et puis toujours la valse des caisses à poisson, Ali à sa charrette qui débarquait le maquereau de "La Houle", et Jean-Louis ramendant son filet...

Il n'y avait pas une ombre au tableau, sinon ce passage en début d'après-midi de deux uniformes du Service de Sécurité, bleu sombre, pour aller inspecter le lieu de campement sous l'auvent. Mais j'avoue que je n'y avais pas prêté plus d'attention que ça, juste une pointe d'inquiétude vite dissipée par leur disparition dans la foule ensoleillée du quai.

Un peu pour l'ombre, un peu pour échapper aux questions des badauds, nous étions davantage à l'intérieur entre les pleins de gazole. De temps en temps, Jean-Louis venait s'offrir une mousse au frigo. Jacky préparait le loto de Lili (elle lui avait légué tous ses pouvoirs en ce domaine aussi). Je contemplais la mer en la

percevant au delà des hangars et des digues, et les oiseaux sur l'eau du bassin à travers les barreaux des fenêtres. Je préparais la déclaration des stocks de mai pour la douane...

Subitement, par la porte des pompes, en deux bonds un gamin fit irruption dans le bureau :

— *M'sieur ! Vite ! Vous avez vu ?*

— *Non, pas encore... Qu'est ce qu'il y a ?*

— *M'sieur, la mouette !*

— *Quoi, la mouette ?*

— *J'ai pêché une mouette ! S'il vous plaît, M'sieur !*

Je restai un instant perplexe, et jetai un coup d'oeil en direction de Jacky là-bas dans le petit bureau, toujours absorbé par son loto...

— *Une mouette, ça m'étonnerait quand même ! Y a que les goélands pour se laisser prendre à l'hameçon !*

— *Est-ce que vous pouvez me la retirer de là, M'sieur ?*

— *Et alors, fit alors Jacky, tu n'as qu'à couper le fil ! Tiens, y a une paire de ciseaux ici.*

— *Ah non ! Pas ça ! Je veux garder mon hameçon !*

Il me regardait d'un air bouleversé



et je compris vite la suite obligée du scénario : il fallait se rendre sur place, et comme ni lui ni Jacky n'osaient aller affronter les coups de bec, je fus bon pour le rôle principal.

D'abord on tira doucement sur le fil, le long du quai, pour remorquer l'oiseau naufragé le plus près possible de l'échelle. Alors devant tout un attroupement je descendis un à un les barreaux, prudemment, sans geste trop brusque, pour me rendre à la hauteur du goéland à l'oeil furieux, emberlificoté dans trois à quatre tours de fil. Je lui parlai tout en me retenant du bras gauche aux barreaux, je lui dis quelques mots rassurants tout en tendant la main droite, et réussis à dérouler un premier tour entre les pattes et la queue, puis un deuxième dans le cou, puis un troisième dans les ailes, et d'un seul coup la bête partit comme une flèche en fendant l'air de juin vers le grand large.

Comme je remontais les barreaux, je vis alors le Schtroumph accoudé à la rambarde, juste au dessus de moi. Il venait d'observer attentivement toute la scène. J'eus l'impression d'avoir été étudié dans mes moindres faits et gestes. Comme je me rétablissais sur le quai, arrivant à

hauteur de ses pieds je l'entendis me dire :  
— *Ah ! donc toi aussi tu sais parler aux oiseaux... C'est bien.*

Il y eut un silence, et il renchérit :  
— *Très bien...*

— *Merci M'sieur ! cria le gamin, déjà retourné à son poste.*

Pas plus fier que ça devant tout ce public je revins à mes moutons, je veux dire à la déclaration de douane, et le Schtroumph à son campement derrière la station. Quelle importance avait cette remarque un peu condescendante sur le langage aux oiseaux ? Je ne savais. Je me remis à compter et recompter les entrées et sorties de bidons d'huile en mai, les stocks comptable et réel en gazole au joli mois de mai.

Des chiffres plein la tête, je ne vis pas revenir et passer devant les fenêtres à barreaux les deux casquettes uniformes du Service de Sécurité.

Ce sont des éclats de voix qui me sortirent de mes papiers. Ils étaient en train de se faire mal recevoir par le Schtroumph, parce qu'ils avaient dû lui demander de nettoyer le coin. C'est vrai qu'il y en avait partout... J'avais même un peu honte parfois quand un badaud s'aventurait jusque-là

derrière et découvrait le spectacle. Ils lui demandèrent de se taire et repartirent en me prenant à témoin :

— *Si ça continue à se dégrader comme ça on va prendre des mesures ! On a eu des plaintes !*

Je me demandai bien qui pouvait se plaindre de ce voisinage à part nous, et jetai un regard triste sur les encadrements de fenêtre : la peinture blanche était déjà souillée de restes de repas, de bouts de poisson séché, de papiers gras...

Quelques jours plus tard, notre voisin dépassait les bornes : le chien avait répandu des morceaux de viande un peu partout sur le quai, les tapis séchaient sur la rambarde, et ne pouvant dérouler le tuyau dans un tel capharnaüm je décidai de remettre les choses à leur place. J'intervins pour lui dire que ça suffisait comme ça, qu'il ne respectait rien, qu'ici c'était une station gazole et pas un abri de nuit, qu'on était là avant lui (là, j'eus le sentiment, mais trop tard, d'avoir gaffé), qu'on devait travailler et qu'il avait intérêt à remettre de l'ordre sur le quai, sinon les ennuis allaient commencer avec le Service de Sécurité...

Il fut assez violent, me demanda si

je voulais sa place, me planta une autre banderille dans le dos en insinuant une collusion des curés et de la Sécurité... puis il cracha sur le quai, regarda le ciel en amorçant un grand geste où son bras sembla embrasser toute la course du soleil en un jour. Je restai un moment pétrifié. Il y eut un silence, puis un dixième de seconde d'échange de regards.

Alors il prit la posture d'un ouvrier encore appuyé sur sa pelle mais à deux doigts de se cracher un peu de salive dans les mains :

— *Bon ! Eh ben on y va !*

— *Tu sais, moi aussi j'aime autant pas les voir souvent sur le quai !*

Il se frotta les mains, et commença lentement à faire son ménage, en poussant de petits sifflements encore contrariés entre les dents. Je déroulais le tuyau, une bonne longueur car la mer descendait, on s'affaira chacun à son travail ; un peu plus tard, il me demanda un verre d'eau, et vers trois heures le quai était présentable.

Quelques jours plus tard le Service de Sécurité passa de nouveau, mais cette fois à trois. C'était un matin, j'étais là avec Martial, dont le sang ne fit qu'un tour quand il vit l'un des gardes empoigner



Dédé par le col. Nous sortîmes et Martial s'enflamma. Un autre garde lui demanda de se calmer et de se mêler de ce qui le regardait. Repérant que le troisième était le chef, je m'adressai à lui pour dire que cela nous regardait de près – nous cohabitons toute la journée avec cet homme –, que je trouvais étrange la méthode employée, qu'il y avait peut-être moyen de faire leur travail avec un peu de sérénité. Il arrêta son collègue et invoqua pour l'excuser la pénibilité de ce genre de boulot... et ils quittèrent les lieux.

Avec Dédé on se regarda ; il me fit un geste de félicitation ; après cela je crois qu'on fut quittes pour de bon.

Juillet arriva, les pêcheurs travaillaient beaucoup, les bateaux venaient souvent au gazole et Dédé – voilà que je me mettais à l'appeler par son vrai nom ! – me donnait parfois un coup de main pour remonter le tuyau. Les gars sur les bateaux devaient trouver le tandem assez plaisant car ils commentaient de bon coeur, et en tous cas ne cessaient d'alimenter Dédé en petit poisson.

Disons qu'entre le clochard et le prêtre ouvrier quelques zones de confiance avaient commencé à s'établir. Et puis

nous nous étions découvert en commun, et avec Jacky, le langage aux oiseaux.

C'est peut-être pour cela que l'idée me vint de faire appel à lui, le jour où j'eus à résoudre le problème de Cap Horn... Mais c'est une autre histoire, ou plutôt, cette histoire – là avait commencé ailleurs, plus au nord, là-bas au pied des hautes falaises : un samedi de balade sur les grèves, entre baignade et farniente, j'avais aperçu, blotti tout en bas de la muraille de craie, un oisillon gros comme une poule, sans doute tombé d'un nid ; son duvet était brun, empoissé de sel, et une ou deux escapades en direction de l'eau s'étaient soldées pour lui par une attaque en règle par un ou deux adultes goélands ; il remontait chaque fois les galets, jusqu'à revenir buter sur la muraille ; en repassant par là une heure plus tard, comme il était toujours dans la même impasse fatale, je me résolus à l'emporter dans le sac à dos, pour l'élever un peu.

Dans la véranda d'Harfleur, il stupéfia les canaris, qui n'avaient jamais vu pareil serin, et restèrent à le regarder bouche-bée un bon moment ; entre les coups de becs et les pincements, il accepta peu à peu la nourriture et l'eau et vécut

quelque temps dans le jardin ; je le nourrissais de poisson invendu que Jojo me donnait après le travail.

Jojo était la plus jeune vendeuse du marché, et travaillait pour Nicolas, du "Nathalie" ; elle présentait les soles en les soulevant dans ses mains, parlait avec délicatesse et douceur, été comme hiver sous la bâche secouée par les courants d'air ; souvent Jacky passait la voir et revenait avec une solette ou une araignée me donner le bonjour de Jojo ; c'est par lui qu'elle apprit que j'élevais un bébé goéland, et elle entra dans le jeu en me fournissant chaque jour sa pitance.

Bientôt toute une partie du marché au poisson fut au courant ; l'oiseau s'appela "Cap Horn" ; il commença à prendre de l'envergure, un bon mètre déjà, mais à chaque lâcher dans le jardin, il arrivait au sol en tourbillonnant comme une ailette de tilleul. Les vacances approchaient, et ne le voyant toujours pas prendre son envol, je ne vis plus que la solution du quai. A regret, car il était des falaises, et ne méritait pas d'être mêlé aux goélands gueux du pavé...

Dédé accepta tout de suite de veiller sur lui :

— *T'en fais pas, j'le mangerai pas : j'aime les oiseaux !*

Je crois que cette responsabilité le valorisait aussi, à un moment où le Service de Sécurité augmentait encore ses pressions pour le faire déguerpir des lieux. Cap Horn se réfugia un moment dans une amarre en tas, puis une ou deux heures après, d'un pas décidé, depuis la station il arpenta le quai dans toute sa longueur, sur le bord, chassant un à un tous les goélands désargentés, en passant par Coco jusqu'au tout dernier là-bas vers l'immeuble du grand port moderne..

Le soir même je partis en vacances, plus rassuré quant à son sort qu'à celui de notre clochard...

### ***Au quai de l'oubli***

Quatre semaines plus tard, à mon retour, je devais travailler à plein temps pendant un moment : j'arrivai donc à la station un matin, à sept heures trente, une heure d'ailleurs très agréable l'été, car sous la brise toute la surface du bassin papillote encore de fraîcheur, et le quai sent bon la mer, avant que la chaleur n'étouffe



tout et ne rapporte les odeurs de la ville.

C'était le lendemain du quinze août, fête de l'Assomption. A gauche sur les pontons, une partie de la flottille clapotait à la brise, les autres (les chalutiers) n'étaient pas encore rentrés de la mer. A droite le marché était vide, si tôt le matin, et Lulu ouvrait tout juste sa devanture.

Sous mes pieds les dalles étaient devenues presque lisses, sans raccord, les jointures et les reliefs du temps nivelés en grandes surfaces, à se demander si les ouvriers du grand port monotone n'avaient pas travaillé tout l'été... C'était comme un grand coup de gomme sur le passé, le triomphe du béton sur Vauban... J'approchais de la station et me demandais bien ce que j'allais trouver de l'autre côté, sous l'auvent... Serait-"il" encore là ?

Le campement avait plutôt pris du volume, un peu partout sous l'auvent, mais en même temps mieux organisé, et sans déborder sur le quai. Dédé était là au milieu, à moitié sorti d'un sac de couchage tout neuf, et tendu vers l'eau comme un phoque pour sentir le vent à travers les moustaches.

— *Ah ! Quand même !*

Je pris cela pour un mot de bienve-

nue. Puis je pris conscience qu'il y avait un autre tas de couvertures à côté de lui, immobile, mais sous lequel j'aurais donné ma main à parier que quelqu'un respirait... Je retins mon souffle et ma réaction... Je mis la clef dans la serrure, en évitant même de faire trop de bruit, et entrai dans le bureau.

C'est environ une heure plus tard que je fis connaissance de l'autre compère : il s'appelait René, c'était un homme maigre et poli, aussi doux que Dédé était ours, et il avait été marin de commerce ! Comment était-il venu échouer ici, c'est une histoire à dormir debout qu'il allait nous raconter plus tard, mais qu'il faut bien livrer maintenant, un récit aussi court qu'incroyable. Mais qui, de sa vie, n'a jamais cru l'incroyable ?

Il nous raconta qu'un jour où il avait été débarqué pour être hospitalisé, et qu'il était déjà sans nouvelle de sa famille depuis un moment, il dut mal remplir le questionnaire. Puis il resta longtemps en longue maladie, sans plus aucune nouvelle de ceux avec qui il avait navigué. Ensuite quelqu'un mourut qui portait le même nom que lui, il y eut une erreur sur les registres, et il fut du jour au lendemain

oublié par l'état civil; n'ayant plus d'existence officielle en ce monde, un monde où j'admets que Dieu seul tienne bien le registre des peuples, bien que Son propre Fils échappa de justesse, lui aussi, au recensement d'Hérode, mais c'était en d'autres temps, et donc René n'ayant plus droit de cité dans le monde aujourd'hui, après avoir égrené ses économies finit par aboutir au quai de tous les oublis...

Une poubelle de la ville était avec eux deux, une poubelle banalisée à la peinture blanche, mais bien reconnaissable sur ses deux roulettes. Le Service de Voirie fut vite sur la piste et vint une après-midi récupérer son bien : ils hésitèrent parce que les deux intéressés étaient absents, puis s'appuyèrent sur les ordres pour passer à l'action ; en ouvrant le couvercle ils découvrirent tout un tas de vêtements qu'ils mirent à terre, après quoi ils repartirent rendre à César ce qui était à César.

Les employés du grand port autonome qui de temps en temps venaient actionner le pont de Southampton (par exemple pour permettre à Yffic de rentrer dans l'anse Notre-Dame) virent d'un très mauvais oeil ce tas supplémentaire dans le

passage. Pour gagner la porte du petit bâtiment, ils devaient en effet traverser le campement. La nuit, il leur fallait enjamber les sacs de couchage où ronflaient nos deux amis. Sans rien leur dire, ils manifestèrent leur réprobation à leurs petits chefs, qui firent remonter la plainte, échelon par échelon, jusqu'à la direction... C'était plus propre. C'était aussi comme la marée montante barreau par barreau sur l'échelle du quai : inéluctable...

Et le problème de nos deux héros, c'est qu'ils étaient de trop. Un autre jour que je servais une vedette du fleuve à méandres, son mécanicien voulut rouler des mécaniques, dit qu'il s'était fait insulter par le Schtroumph, et le soulevant de terre par l'encolure, le projeta contre la porte.

Quelque temps plus tard, voilà qu'arrivèrent deux ou trois hommes armés de mètres-enrouleurs et de double-mètres, de papiers et de crayons, d'air emprunté et de sens du devoir, pour une espèce de ballet qui nous laissa pantois, Jacky et moi. Ils mesurèrent la hauteur de l'auvent, sa profondeur, ses recoins, je ne sais quoi encore, cela dura un bon moment, ils notaient tout au fur et à mesure, puis ils se



retirèrent avec la fierté d'une mission difficile accomplie, pour porter un rapport à quelqu'un de plus important encore.

Je me demandais pourquoi cet orgueil des mesures, pourquoi toujours vouloir compter, calculer, recenser, délimiter, maîtriser... Pourquoi cet esprit compliqué de l'homme, cet esprit chiffreur et possesseur... Après tout, et pour reprendre mes références, pendant qu'Hérode agissait en censeur et recenseur, Dieu ne naissait-il pas à son humanité comme en creux, comme à côté des auberges trop pleines, à la rue, comme dans le surcroît, dans l'excès d'ouverture ? Et finalement c'était là que se jouaient des choses importantes, à portée de main des mendiants (à la plus gran-

de joie de Son Fils), tandis qu'elles étaient cachées aux grands de ce monde.

A leur niveau les pêcheurs eux aussi étaient d'éternels oubliés. Il suffisait de voir, pour s'en persuader, les importants travaux de dragage engagés pour accueillir dans le bassin les futurs super-ferries d'Angleterre, alors que dans les négociations traînantes sur le futur port de pêche, le grand port moderne ergotait encore pour faire payer aux pêcheurs le dragage du recoin sous leurs pontons. Pendant ce temps, les autres bateaux attendaient au "petit port" un autre ponton plus grand mais pourri, sans eau ni électricité, au milieu des yachts de plaisance.

# Fondements de l'éthique...

## Recherche d'un neurobiologiste

*D'après la communication de Jean-Pierre CHANGEUX*

*Jean-Pierre Changeux, neurobiologiste, est professeur au Collège de France et à l'Institut Pasteur. Il préside le Comité Consultatif National d'Éthique<sup>(1)</sup>. La présentation de son exposé est faite à partir de notes prises par un auditeur non spécialiste en biologie. Elle n'engage donc que son rédacteur. Le lecteur pourra se référer à un article publié récemment dans la revue *Commentaire* <sup>(2)</sup>.*

### Introduction

Je voudrais débattre avec vous de questions venues de mon expérience de neurobiologiste. Il ne s'agit pas d'une philosophie arrêtée, mais d'une réflexion ouverte qui nous mènera depuis les con-

naissances scientifiques actuelles en neurosciences jusqu'au problème des fondements de l'éthique.

Dans le débat qui suivra mon exposé, je parlerai du Comité Consultatif National d'Éthique. Mais je tiens à préciser dès le départ que je ne suis pas ici en tant que

(1) Cf. la recension, par Nicolas Renard, dans la LAC n° 173, de juillet-août 1995, de l'ouvrage de Jean-Pierre Changeux et de A. Connes "*Matière à penser*", Ed. O. Jacob, 1989.

(2) Jean-Pierre Changeux, *Point de vue d'un neurobiologiste sur les fondements de l'éthique*, *Commentaire* n°71, Automne 1995, p. 539 à 549.



Président de ce Comité. Je vous livre simplement une réflexion strictement personnelle.

La science, la technique, l'éthique et la morale posent problème. Nous sommes devant un véritable défi : dans quelles conditions débattre du fondement de l'éthique en tant que scientifique ? Je souhaite que ce débat soit un débat philosophique ouvert qui consiste en énoncé de thèses, qui se prêtent à un exposé objectif et qui peuvent donner lieu à un débat argumenté.

Je cite Paul Ricoeur : «*Lutter pour la clarté, la clarification, la cohérence.*»

Et Georges Canguilhem : «*Confronter des valeurs les unes aux autres dans une totalité présumée.*» Le scientifique élabore des vérités mais il ne parle pas au nom de la vérité. Les scientifiques n'énoncent pas des vérités froides, ce sont des hommes de débat.

La démarche scientifique est une activité cognitive, une quête de connaissances, propre à l'espèce humaine, qui est suscitée par le désir/pulsion de connaître le monde et de se connaître soi-même.

Avec un double souci :

- d'objectivité, ce qui la distingue d'un système de croyances qui n'a pas nécessairement ce souci,
- d'universalité, au-delà des différences culturelles.

Elle procède par la mise à l'épreuve de modèles. Nous produisons des représentations d'un objet, d'un processus, d'un phénomène naturel. Cette représentation peut être écrite de manière explicite, si possible mathématique en ce qui concerne la physique mais également la biologie, sous forme minimale, cohérente, non-contradictoire (c'est ce que l'on appelle la formulation d'une hypothèse). Un bon modèle est validable par l'expérience ou rejeté lorsque pas adéquat. Il y a dans la démarche scientifique une progression par essais et erreurs pour une proposition de modèles. Cette démarche a produit un progrès de la connaissance considérable et cela ne va pas s'arrêter dans les années qui viennent, bien au contraire. L'humanité dans son ensemble a bénéficié des progrès de cette connaissance.

Ce qui caractérise donc la connaissance scientifique, c'est qu'elle conduit à un progrès. Il y a un effet cumulatif dans

la connaissance scientifique. Néanmoins si nous procédons bien par modèles mis à l'épreuve, aucun scientifique ne considère que les modèles s'identifient à la réalité. Aucune équation ne décrit de manière totale un phénomène physique. Cela n'a jamais été la prétention des scientifiques. Les modèles n'épuisent pas la réalité. La connaissance scientifique n'a pas la prétention de tout connaître à un instant donné de l'histoire de l'humanité. Nous savons que notre connaissance est limitée.

*«La science constitue des vérités sans finalité. Elle établit des descriptions des faits, de ce qui est.»* Georges Canguilhem.

Il y a dans la connaissance scientifique la notion, si j'ose dire, de gratuité, une volonté de connaître les choses en elles-mêmes, établir ce qui est. C'est là que la démarche de la science se distingue de la réflexion éthique ou de la normativité morale qui, elle, établit ce qui doit être. La question qui se pose alors est celle de la destination de ces connaissances scientifiques.

Éthique et morale interviennent pour prescrire les relations entre individus dans le groupe social et les mettre en

harmonie. Certains auteurs distinguent éthique et morale.

- En général, on considère comme éthique l'étude théorique de l'ensemble des principes qui guident les actions humaines dans le groupe social. C'est une sorte de théorie des morales.
- Les morales sont des codes de conduite, des prescriptions pratiques dont l'effectuation est limitée à une culture particulière.

Il y a une sorte de primauté de l'éthique sur les morales. Dans la démarche éthique, il y a une réflexion sur les fondements. Il ne peut pas y avoir de contradiction entre la connaissance, en particulier la connaissance scientifique, et une compréhension de l'homme, de la destination de l'homme. Il importe de réfléchir à la destination des vérités scientifiques, de délimiter ce qui est acceptable dans les méthodes qui sont employées sur l'homme, dans la mise en application de ces connaissances scientifiques.

Mon propos aura deux parties :

- les pré-dispositions naturelles de l'homme à l'éthique,
- de l'intention éthique aux valeurs morales : fonder en nature la normativité éthique.



Je cherche surtout à souligner une ligne de réflexion : comment la connaissance scientifique peut ne pas être hostile, en opposition avec les valeurs morales, mais au contraire s'inscrire dans une synthèse humaniste.

### **Les pré-dispositions naturelles de l'homme à l'éthique.**

*Quelle est la vocation des sciences de la vie, comment s'effectue l'étude du vivant ?*

Ce qui est essentiel, c'est la distinction entre la physiologie et l'anatomie. Jusqu'à Claude Bernard (XIX<sup>e</sup> s.), on pensait que l'on pouvait tout expliquer à partir de l'anatomie, qu'en connaissant l'organisation interne du corps de l'homme, cela suffisait pour comprendre les fonctions de l'homme, à la fois internes et dans ses relations extérieures.

C. Bernard reprend les notions de fonction et de structure pour introduire la distinction entre la physiologie et l'anatomie.

On distingue les fonctions : des actes ou des opérations dynamiques, des processus, des activités, des comportements qui sont produits par des organismes vivants vis-à-vis de l'environnement ou vis-à-vis d'eux-mêmes par des organes, par des molécules, par des structures stables, et qui contribuent à la survie de ces êtres vivants.

La structure est cette organisation morphologique statique.

Les sciences de la vie ont comme vocation depuis C. Bernard de mettre en relation la structure avec la fonction.

Par exemple, certains caractères sont transmis de génération en génération par des lois de transmission (la couleur des cheveux, la présence d'un enzyme...). Les progrès de la biologie ont établi que ces caractères héréditaires sont déterminés d'abord par des structures portées par les chromosomes. Puis, grâce à la biologie moléculaire, par des molécules chimiques (ADN). Cette molécule chimique détient les caractères héréditaires. L'élucidation du code génétique a constitué une étape considérable dans la connaissance scientifique sur les mécanismes élémentaires de la vie. La séquence des bases qui composent

l'ADN constitue le code génétique qui détermine nos caractères héréditaires, et en particulier le fait que nous avons un cerveau.

Cette mise en correspondance structure/fonction permet d'apporter une explication, une mise en relation de causalité entre la structure et la fonction : ici de l'ADN et des caractères héréditaires.

### *La connaissance du cerveau a progressé*

Elle a commencé à partir de modèles rudimentaires jusqu'aux modèles actuels.

A un moment de l'histoire de la pensée, il y a eu débat pour savoir si le siège de l'âme se situait au niveau du coeur ou au niveau du cerveau.

- Modèle cardio-centrique : le coeur est source de vie, détient l'intelligence et les sentiments (Égyptiens, Hébreux, Homère, Aristote).
- Modèle du cerveau, citadelle du corps, gardien des pensées et de l'intelligence, qui contient les principaux liens de l'âme (Démocrite, Hippocrate).

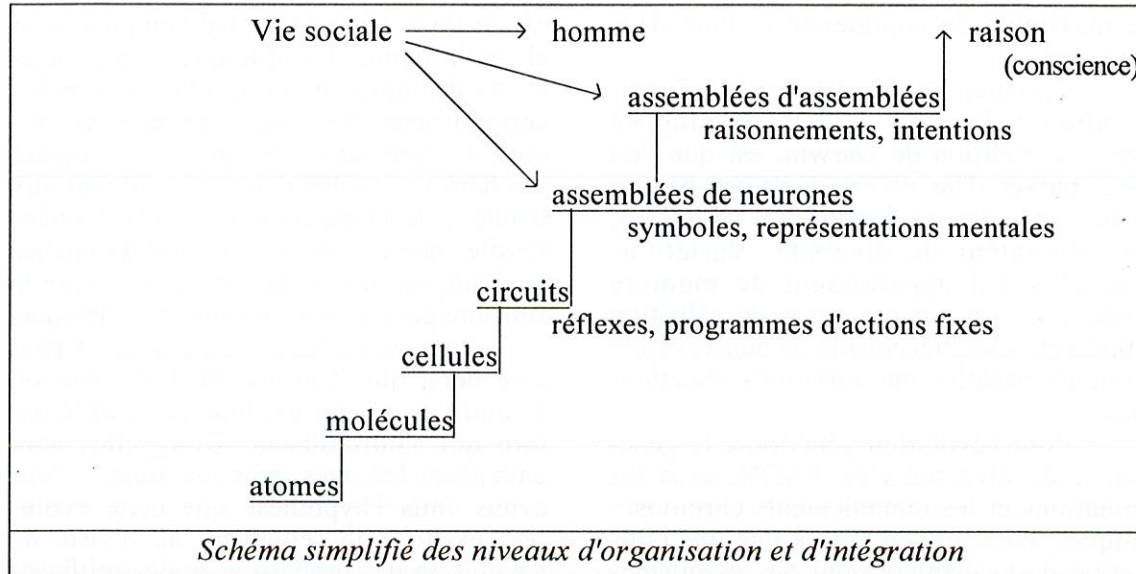
Les modèles se sont ensuite complexifiés :

- Gall (début du XIX<sup>e</sup>) : le cortex cérébral de l'homme se compose de territoires qui déterminent des facultés. Le psychisme de l'homme n'est pas unitaire. A chaque territoire est assignée une fonction, une spécificité.
- Broca (1861) : identification des centres du langage avec des aires spécialisées.

Aujourd'hui, dans le grand public, on pose souvent la question ainsi : «*Comment, en regardant une molécule, on arrive à "expliquer" des fonctions aussi supérieures que l'amour maternel, le raisonnement scientifique, la création artistique... ?*»

On ne peut pas répondre de manière simpliste. Il faut éviter des erreurs d'interprétation. Pour cela il faut comprendre la notion de niveau d'organisation et d'intégration. Lorsqu'on établit un modèle, il faut savoir à quel niveau d'organisation on peut établir une relation pertinente entre structure et fonction. On peut distinguer des niveaux d'organisation et de complexité du niveau moléculaire jusqu'au niveau des fonctions supérieures du cerveau.





*Schéma simplifié des niveaux d'organisation et d'intégration*

Au cours de l'histoire de l'évolution des espèces, certains organismes n'ont atteint que des niveaux inférieurs. Par exemple, les protozoaires s'arrêtent au niveau cellules, les insectes et les mollusques se situent entre les circuits et les assemblées. L'homme se caractérise par des traits qui sont uniques dans le monde animal parce qu'il est à la fois susceptible de raison et parce qu'il a une vie sociale.

Il peut y avoir des insectes plus sociaux que l'homme, mais ils n'ont pas la capacité par leur cerveau d'accéder au raisonnement. Au niveau supérieur il y a donc vie sociale, raison et conscience. Cette dernière fonction est particulièrement développée chez l'homme.

Ce qui caractérise les êtres vivants, c'est cette complexité d'organisation structurale. C'est dans le cerveau qu'est atteint

le maximum de complexité connue dans l'univers.

Comment passer d'un niveau d'organisation à l'autre ? L'idée, développée dans la tradition de Darwin, est que l'on peut passer d'un niveau à l'autre par un mécanisme de production de variations, un générateur de diversité. Variations aveugles qui apparaissent de manière aléatoire, avec un processus de sélection cohérent et un mécanisme de conservation et de propagation des variations sélectionnées.

Pour l'évolution génétique, le générateur de diversité c'est l'ADN, avec les mutations et les remaniements chromosomiques qui vont conduire à une diversification de la manière dont les organismes sont structurés. Cette structure va être mise à l'épreuve par les fonctions qu'elle engendre. Il va y avoir un processus de sélection et rétro-action sur ce générateur de diversité et stabilisation de la structure ainsi obtenue.

Dans ce schéma, il faut définir les structures susceptibles de varier : j'ai parlé de l'ADN. Nous avons un dictionnaire dans les espèces vivant actuellement, à partir de la connaissance du génome qui

est en train d'être séquencé complètement chez l'homme. En quelque sorte, nous avons des horloges moléculaires dans les chromosomes de toutes ces espèces. Ce qui est intéressant, c'est que si on compare ces horloges moléculaires par rapport aux données de la paléontologie, les données fossiles que l'on peut extraire des couches géologiques, il y a une corrélation entre la structure génétique et l'évolution géologique.

Dans cette ligne de pensée, on peut considérer que d'un niveau d'organisation à l'autre, il y a des évolutions de cette nature qui s'introduisent. Donc elles sont emboîtées les unes dans les autres. Nous avons émis l'hypothèse que cette évolution existe, non seulement au niveau de l'évolution des espèces avec des milliards d'années, mais aussi plus rapidement au cours du développement du cerveau de l'enfant.

### *Complexité d'organisation du cerveau*

Comment se fait-il que le cerveau de l'homme ait créé le Sacre du printemps, la chapelle Sixtine ou la Messe en Ut ? Un homme avec un cerveau et ses quarante



neuro-médiateurs ne peut pas faire ça ! Je prétends que si.

Je ne peux le démontrer, n'ayant pas composé ces oeuvres avec mon cerveau. Mais nous avons dans notre cerveau une complexité structurale qui est suffisante pour accéder à cette créativité.

Notre cerveau, qui est un organe d'environ 1,4 kg dans notre crâne, se compose de cellules nerveuses. Cellules uniques dans notre organisme en ce sens qu'elles peuvent établir des contacts fixes avec d'autres cellules. Il y a un câblage qui se forme à partir de chaque cellule nerveuse. Il y a communication entre cellules nerveuses, soit de manière électrique, soit de manière chimique.

C'est un réseau fantastique puisque nous avons dans notre cerveau environ cent milliards de neurones reliés entre eux par, en moyenne, dix mille contacts (synapses). Chaque contact définit une ligne de communication entre les cellules nerveuses. Il y a  $10^{15}$  synapses dans le cerveau. Le nombre de possibilités est gigantesque.

Nous vivons une véritable révolution des neurosciences que je vais illustrer

par deux expériences toutes récentes :

1) Une électrode a été plantée dans le cortex frontal d'un singe. (Chez l'homme, cette partie antérieure du cortex frontal intervient dans les fonctions les plus élevées : planification, intentionnalité, organisation de la pensée...). On a trouvé un neurone qui répond quand le singe prend une cacahuète et la met dans sa bouche. Il ne répond que lorsque les deux mouvements sont associés. Si on laisse le singe calme, et que l'expérimentateur fait le même geste devant lui, le neurone répond. Cette cellule nerveuse est capable de répondre à un geste vu chez l'autre.

Nous travaillons donc l'analyse des représentations mentales qui ont une matérialité dans notre cerveau que l'on peut considérer comme des collections de cellules nerveuses qui vont coder pour un sens, une signification. Une autre expérience l'indique :

2) On fait écouter à une personne, familière dans un langage défini, une histoire : ici, en français à un français. Chez la personne qui écoute, on repère une sorte d'invasion du cerveau par le discours reçu.

Si l'histoire est dite en tamoul à un français, il ne comprend rien, et le cerveau reste silencieux. Seules les aires auditives fonctionnent, mais l'histoire ne pénètre pas dans le cerveau. Il y a une relation entre les états d'activité du cerveau et notre compréhension de ce que nous recevons.

D'où l'idée que nous élaborons dans notre cerveau des objets mentaux, des états cérébraux : états d'activités concertées d'un ensemble défini de cellules nerveuses qui est susceptible d'être stocké dans la mémoire à long terme, actualisé dans la mémoire à court terme, et qui détermine un sens.

Ceci est le point de vue du neurobiologiste. Pour le sociologue ou l'anthropologue, certaines de ces représentations peuvent être rendues publiques, communiquées à d'autres sous forme d'énoncés, de discours, de textes, de tableaux... Parce que reçues par d'autres sujets, elles peuvent se propager dans des populations humaines, se transmettre d'une génération à l'autre.

On distingue :

- des représentations de premier ordre, qui sont des connaissances empiriques de la

vie quotidienne. Elles sont soumises à des règles très strictes car engageant la survie du groupe. Par exemple : le pain est comestible, le lion est dangereux.

- des représentations de second ordre, des relations entre faits, entre états mentaux d'un individu avec ceux d'autrui, de leurs relations avec le groupe social. C'est là que l'on distingue les croyances et les mythes, les normes morales et les modèles scientifiques.

### Les fondements naturels du raisonnement éthique

Dans ce raisonnement, une première condition est l'aptitude que l'on a à attribuer aux autres des états mentaux, à interpréter les comportements sur la base de ce qui est vu, connu, désiré. C'est " la théorie de l'esprit " : se représenter les états mentaux d'autrui pour pouvoir organiser les siens. C'est ce que P. Ricoeur appelle la connaissance de "soi-même comme un autre".

Chez l'homme, cette fonction du cerveau apparaît entre quatre et six ans, et peut être étudiée par diverses techniques.



Il existe des bases neurales de cette fonction qui est associée au cortex frontal. C'est ainsi que, pour certains, l'autisme serait une lésion de cette faculté de s'identifier à l'autre et de reconnaître ses intentions, ses émotions, ses souffrances.

Il existe une base neurale des émotions : panique, détresse, colère, rage, peur, anxiété...

Il faut savoir que l'essentiel des synapses du cortex dont j'ai parlé se forme après la naissance. D'où l'importance que l'éducation peut avoir dans la mise en mémoire non seulement du langage, mais aussi des normes culturelles, des croyances et des règles morales. Cela va compléter les pré-dispositions initiales.

L'existence de ces capacités d'apprentissage et de mémoire fait que le cerveau de l'homme n'est pas une machine automatique, rigide, déterminée génétiquement. Il y a une enveloppe génétique qui fait que notre cerveau d'homme est distinct de celui du singe. Et au sein de cette enveloppe, il y a une flexibilité qui permet une ouverture vers le monde. Il y a donc une possibilité d'une évolution des traditions culturelles, des systèmes de croyances et des règles morales elles-mêmes.

Il y a un compartiment " conscient " dans notre cerveau dont les bases neurales sont encore très mal connues. On peut le considérer comme une forme de milieu intérieur cérébral, un espace de simulation d'actions virtuelles, qui est intercalé entre l'organisme et le monde extérieur. Là, les intentions sont évaluées par rapport aux mémoires des expériences passées et de leur incidence émotionnelle, avec une anticipation sur ce que ces représentations, qui vont être sélectionnées dans le compartiment conscient, vont avoir sur autrui. On sait que ce compartiment a des bases neurales qui peuvent être altérées chimiquement.

Comment, à partir de tout ce que j'ai présenté, élaborer une réflexion qui permette d'introduire une normativité dans le raisonnement éthique, sans faire appel à aucune transcendance ?

Nous avons donc dans notre tête les dispositifs cognitifs naturels de l'intention éthique. Comment sélectionner des règles de conduite à partir de ces pré-dispositions ?

Nous sommes devant la question des origines d'une intention éthique.

## Notes prises

Une distinction est importante : règles morales/conventions sociales. Exemple : ne pas tuer/le maigre du vendredi.

Il y a une grande variabilité entre les systèmes de conventions sociales, ce qui a fait penser au relativisme moral. Mais s'il y a une énorme variété dans les représentations (bouddhisme, christianisme...), les obligations morales de base ne sont pas si variables.

Sur quoi se fondent les grands principes éthiques ?

- La survie et la perpétuation de l'espèce.
- La vie bonne, accroissement du plaisir et diminution de la douleur (équilibre psycho-

neural).

- La sympathie envers autrui. Pas simplement à l'intérieur d'un groupe social, mais aux dimensions de l'humanité.

Pour conclure rapidement, je dirai que l'on devrait accéder à une sagesse éclairée par la connaissance objective des causes. C'est là que la connaissance scientifique intervient dans la normativité éthique.

*«La connaissance adéquate de l'essence des choses est la suprême vertu de l'âme. C'est d'elle que naît le plus parfait repos de l'âme.»* Spinoza.



## Eléments du débat avec Jean-Pierre Changeux

Pour ce débat, nous avons organisé nos questions en trois ensembles :

- 1) le statut de la science, de la philosophie, de l'éthique, avec aussi les questions de méthodologie.
- 2) les questions de responsabilité, liberté, dimension spirituelle.
- 3) le Comité Consultatif National d'Ethique (CCNE).

**Claire B. :** *Quel est le statut de la science, de l'éthique et de la philosophie ? Vous vous êtes présenté comme neurobiologiste et vous avez expliqué que la science procédait par établissement des causes. Peut-il exister des faits en dehors d'un sujet qui les interprète ?*

**Jean-Pierre Changeux :** Evidemment il ne peut y avoir de fait scientifique que par l'intermédiaire d'un homme, d'un sujet, qui comme je l'ai dit, élabore des

modèles, des constructions, des représentations et, de ce fait, met à l'épreuve ses propres idées, pour employer un langage courant, sur le monde réel et sur d'autres hommes. Donc que la connaissance scientifique passe par l'intermédiaire d'individus, du cerveau scientifique, c'est évident. Si nous n'avions pas de cerveau, nous ne serions pas là. Pour moi, il n'y a pas de problème sur ce point.

Ce qui est important c'est qu'un concept scientifique ou un fait scientifique, se distingue d'une opinion. C'est quelque chose de tout à fait fondamental. Il y a quelque chose de spécifique dans la démarche scientifique, qui est d'essayer de comprendre le monde d'une manière cohérente, universelle, et le meilleur test de l'objectivité de la démarche scientifique est qu'elle progresse. C'est la seule activité culturelle humaine qui conduise à un progrès cumulatif. S'il est vrai que la

science se remet en cause en permanence, elle ne va pas remettre en cause un certain nombre de ses fondements, comme par exemple le fait que la terre tourne autour du soleil, qu'il y a des atomes, que nous avons des neurones dans notre cerveau, etc..

On pourra peut-être revenir sur la manière dont ces neurones communiquent, sur les détails de leur typologie, comment ils se développent... Mais on peut dire : "maintenant, ceci est clair", dans la démarche scientifique qui est leçon d'universalité et d'objectivité, qui passe bien entendu par la reconnaissance de la communauté scientifique. Et ceci est important. Le scientifique n'est pas un illuminé, il va proposer à l'humanité un certain nombre de propositions ou de visions matérielles... Il faut qu'il y ait une validation par la collectivité des scientifiques. Cela pose toujours un problème parce que, très concrètement, quand on essaie de publier, on est obligé par le jugement des pairs. Et il est parfois très difficile de convaincre ses collègues de la validité d'une expérience à faire. Non seulement ce fait doit être confirmé – un fait qui n'est pas confirmé perd sa qualité de

fait –, mais il doit donner lieu à de nouvelles expériences. Il y a un enchaînement des connaissances, qui est toujours un mouvement en avant dans la connaissance scientifique qui fait, que si les faits qui sont en-dessous, c'est-à-dire le substrat, le fondement, n'étaient pas validés, on ne pourrait pas avancer.

Je voudrais revenir sur la démarche que j'ai suivie. La question qui se pose est : *«Vous êtes scientifique, donc tout ce que vous dites, vous le dites en scientifique ! Vous êtes président du CCNE donc tout ce que vous dites est dit en tant que président !»* Il est bien entendu que ce n'est pas du tout le cas. Je ne veux pas parler "au nom de", ni au nom de la science, ni au nom du Comité d'éthique. J'ai essayé de vous proposer un certain nombre de faits, très brièvement, sur lesquels on peut raisonner, réfléchir, construire, élaborer une philosophie. Et je l'ai dit tout à fait au départ : ce que j'ai essayé de faire, c'est d'ouvrir un débat philosophique, dans le sens où on présente un certain nombre de thèses qui ne sont pas validables immédiatement, mais qui essayent de mettre ensemble un certain nombre de choses et c'est une démarche que beaucoup de littéraires



font – je dirais – sans légitimité, plus que des scientifiques. Je pense que des scientifiques ont toute légitimité pour avoir une réflexion philosophique. Je ne prétends pas faire de la science quand je réfléchis avec vous sur les fondements de l'éthique. J'essaie de faire une réflexion philosophique élaborée à partir d'un certain nombre de connaissances ou de faits dont nous disposons. Je pense qu'on peut effectivement construire une réflexion. Cette réflexion peut vous paraître trop bien construite, et de ce fait illégitime ! Vous avez peut-être raison de le dire. C'est peut-être vrai. Mais, pour moi, à partir de ce que nous connaissons, essayons de l'utiliser ! Et ça, je sais que je suis souvent accusé de vouloir imposer une démarche qui prenne en compte la neurobiologie et d'avoir, de ce fait, une certaine forme de totalitarisme. La seule chose que je demande c'est qu'on prenne en compte ce qui est connu. Moi, je veux bien qu'on fasse comme certains phénoménologues et qu'on dise : "Bon, table rase de toute la connaissance". Et on oublie la science et puis on réfléchit. Je raisonne en sens inverse. C'est-à-dire que je dis : "Il y a des connaissances. Reconnaissons-les !

D'abord, essayons de distinguer les faits." Il faut savoir, précisément, où se situent les faits bien établis, où se situe la frontière de la connaissance. A mon avis, pour un scientifique, la première des choses à faire, c'est de délimiter le contour de ce qui est connu et le degré de certitude. Je crois que le scientifique doit se caractériser par cette attitude critique. C'est vrai que, souvent, il se laisse emporter par sa propre réflexion, son propre raisonnement et ne se soumet pas toujours à la critique. A mon avis, se soumettre à la critique est une qualité éthique, si j'ose dire, fondamentale de la connaissance scientifique.

"La science peut-elle dire le tout de l'homme ?" Il est évident que la science n'a pas de prétention à dire le tout de l'homme, ni le tout de rien. Nous ne prétendons pas avoir une connaissance de tout. Nous avons une connaissance qui est limitée, très partielle et nous essayons de progresser dans cette connaissance. C'est une attitude ouverte. Comme je l'ai dit : les modèles que nous construisons n'ont pas la prétention d'épuiser la réalité ; ce qui ne veut pas dire qu'il y a de l'immatériel ou de l'inconnaissable. Il y a beaucoup d'inconnu ; je n'ai jamais dit qu'il y avait



de l'inconnaissable, l'attitude scientifique est de rejeter toute notion d'inconnaissable. Il y a énormément de choses que nous ne connaissons pas. Nous avons une vision limitée du monde ; il faut continuer à progresser dans cette connaissance.

*Daniel B. : Vous nous dites que l'organisation, la structure moléculaire de notre cerveau, détermine nos comportements, notre réflexion, notre psychologie. Pensez-vous à l'inverse que nos pratiques sociales, culturelles, artistiques, spirituelles peuvent modifier l'organisation et les fonctions de notre cerveau ?*

**Jean-Pierre Changeux :** Cette question est fondamentale. La réponse est déjà dans ce que j'ai tenté de vous dire, mais je ne l'ai pas dite d'une manière suffisamment explicite. D'abord, je n'ai jamais dit que l'organisation moléculaire, neuronale, déterminait tous nos comportements. Il ne faut pas avoir une vision mécaniste du fonctionnement du cerveau de l'homme, où toutes les activités cérébrales seraient organisées de manière rigide et inflexible. C'est aussi une accusation, souvent faite à ceux qui sont totalitaires. Ils voient le

cerveau de manière mécaniste, et il n'y a pas d'espace de liberté dans l'homme. Donc, la notion de déterminisme par une organisation cérébrale est une notion que je ne pense pas avoir employée. Il y a la notion d'apprentissage et de mémoire qui, bien entendu, introduisent une trace physique matérielle dans notre cerveau. Mais il ne faudrait pas voir le cerveau de l'homme comme une machine rigide et incapable de s'adapter, de changer de comportement. Il serait dénué de toute émotion susceptible de faire changer ces conduites. D'ailleurs le cinéma a exploité cette vision du "robot". Le robot c'est un être qui avance, inflexible, qui n'est pas susceptible de reculer et qui écrase l'humanité toute entière, parce qu'il ne comprend pas la souffrance des autres... Sur le plan de l'art cinématographique, cette métaphore a été très souvent utilisée. Ce n'est pas du tout la manière de voir que j'ai essayé de vous présenter. Donc, nos comportements sont très largement issus de l'expérience que nous avons du monde et de l'ordre moral que nous avons intériorisé en particulier au cours de la période d'apprentissage qui suit la naissance. Ces normes vont orienter nos agirs sur le monde dans



un sens qui permet une meilleure mise en harmonie.

Bien entendu, les pratiques sociales, les règles morales vont modifier notre cerveau et elles vont être intériorisées et laisser une trace au cours du développement de l'enfant. Là, j'introduis une première nuance dans la notion de liberté de l'homme : il est bien évident que l'enfant ne choisit pas sa langue maternelle ; il ne choisit pas le milieu culturel dans lequel il va se développer ; il ne choisit pas les systèmes symboliques et religieux qui vont être ceux de son environnement. Il est évident que nous sommes soumis à un totalitarisme du milieu familial et du milieu social dans lequel nous naissons. Et nous allons être soumis à cette contrainte de l'environnement pour notre bonheur et notre malheur. Et nous aurons beaucoup de difficultés à en changer au cours de notre vie d'adulte. Et, s'il y a de tels conflits culturels actuellement dans les sociétés multiculturelles comme la nôtre, c'est du fait qu'on ne peut pas demander à un individu, du jour au lendemain, de changer de sensibilité, de voir le monde d'une autre manière. Prenez le cas de la langue. Un langage naturel se distingue tout de

suite d'un langage acquis. Il y a la notion de l'accent. On reconnaît l'étranger. Pourquoi l'accent ? Parce que le deuxième langage a été appris dans des conditions très différentes du premier langage. Et c'est très intéressant pour les linguistes que l'apprentissage du langage, chez le tout jeune enfant, se fasse d'une manière inconsciente. Il n'a pas conscience des règles de grammaire, de la manière dont on organise une phrase. En général on apprend un second langage vers 7-10 ans ; il va être acquis d'une manière plus rationnelle, plus organisée, et finalement nous donner un moins bon résultat. Par dessus le marché, les sphères cérébrales qui sont engagées dans le deuxième langage, ne sont pas absolument les mêmes que celles qui interviennent dans l'acquisition du langage au moment de la naissance. Et comme chacun sait, le vieillissement va altérer aussi plus rapidement la seconde langue que la première langue. Ceux qui sont atteints de troubles de détérioration cérébrale vont retrouver et ne plus parler que leur langue maternelle. Ils vont avoir totalement oublié leur langage.

Il y a, bien entendu, pour répondre à la question posée, un effet en retour très

important de la vie sociale, de l'organisation sociale, des règles de conduite... sur l'organisation de notre cerveau, et les conduites que nous avons résultent de ce type d'interaction entre le dispositif inné et d'autres qui sont acquis.

*Maryno B. : Vous nous avez fait part de la complexité du cerveau. Vous avez insisté sur les bases neuronales et donc la matérialité. Que dites-vous de la liberté ?*

**Jean-Pierre Changeux :** On ne connaît pas le siège physico-chimique de la liberté. Le problème de la liberté est un problème que tout le monde se pose, moi comme les autres, et vous savez que la réponse philosophique n'est pas simple. Vous avez la réponse de Spinoza que chacun connaît : «*Les hommes se croient libres dans la mesure où ils ignorent les causes qui les déterminent*». Finalement, un sujet n'est jamais libre ; il est soumis à des déterminismes ; ne connaissant pas ces déterminismes, il a l'impression de faire des choix en toute liberté. Je pense que l'individu peut avoir des sentiments d'être libre, alors qu'il est soumis à des pressions sociales qui, en fait, ne lui per-

mettent pas de faire un choix que j'appellerai délibéré. Je préférerais employer le terme de délibération que celui de liberté qui est tellement ambigu. Donc la première réponse qui est celle du philosophe et pas celle du neurobiologiste, c'est que nous avons à la fois un passé biologique qui est celui de l'évolution, un passé individuel qui est celui de l'éducation, et un passé historique : nous sommes dans une société qui elle-même a évolué. A partir de ces trois ensembles d'histoire évolutive, qui se nouent à l'intérieur du cerveau de chaque individu de manière singulière, des choix se font, sont réalisés. Et après tout, nous avons très peu d'espaces de délibération dans nos choix. Je pense que ce qui importe, c'est d'avoir argumenté nos choix et qu'en fait, nous puissions, à partir d'un certain nombre de connaissances dont nous disposons, décider de la conduite à suivre. C'est un choix délibéré – je dirais même – éclairé à partir de la connaissance que nous avons des choses. C'est une définition que, pour moi, je retiendrai ; elle n'est pas du tout en contradiction avec la conception du neurobiologiste et de l'espace conscient dont j'ai essayé de vous parler. Je vous ai dit que



c'était une sorte de milieu intérieur intercalé entre le monde créé et le corps sujet. Dans ce milieu, l'individu va devenir sujet à partir des objets de mémoire qu'il a, l'expérience émotionnelle qu'il a vécue, de la manière dont il se représente la relation à l'autre, de la manière dont il comprend les intentions d'autrui. Il va ainsi élaborer justement un jugement moral délibéré. Voilà comment je répondrai à cette question sur le mot liberté que chacun, évidemment, souhaite voir se réaliser. Liberté, égalité, fraternité : certes. Pour ma part, je pense qu'il faut plutôt réfléchir dans le contexte de la délibération. Le mot libre-arbitre est, à mon avis, pas tout à fait adéquat. J'aime bien le libre examen. Le mot délibération est tout à fait choisi comme terme. On délibère, on examine et, à partir des représentations que nous avons dans notre cerveau, nous anticipons sur les conséquences de nos actions. Ceci dit, beaucoup de psychologues le disent, il y a très peu de jugements réellement délibérés. Beaucoup de conduites humaines sont faites d'une manière qui est plutôt non délibérée : ce sont plutôt des représentations que nous avons – qui correspondent à des expériences que nous avons déjà faites sur

le monde – qui viennent immédiatement en tête et conduisent à agir. Il faudrait avoir plus de délibérations dans nos actions.

*Philippe D. : "Y a-t-il possibilité d'une dimension spirituelle ?" A cette question, j'ajoute une ouverture personnelle. N'y a-t-il pas un lien entre ce que nous appelons la dimension spirituelle et la gratuité de la démarche du scientifique, que vous avez évoquée ?*

**Jean-Pierre Changeux :** La notion de spiritualité est un terme qui est assez intéressant et qui est, de mon point de vue, de connotation éthique. Il y a une dimension de type métaphysique : nous disons que nous sommes recoupés par des esprits immatériels qui organisent nos comportements ; ou bien, au contraire, nous faisons appel à notre réflexion, à notre rationalité ; nous élevons le débat et nous faisons appel à ce qu'on pourrait appeler une "spiritualité séculaire", qui correspond simplement au fait que nous accédons – grâce à la hiérarchie des niveaux d'organisation – à l'espace de délibération, dont j'ai déjà dit quelques mots. Pour moi c'est comme ça que je pense que le mot de

spiritualité peut être conservé, c'est-à-dire en faisant appel à la dimension éthique. Pour ma part, quand j'emploie le mot "dimension spirituelle de l'humanité", je dis simplement : essayons de réfléchir ensemble selon un modèle de l'humanité, que d'ailleurs, je n'ai pas développé dans mon parcours. Essayons d'élaborer un modèle de l'homme que nous puissions contempler, et de réfléchir à l'avenir de l'humanité. Il s'agit de choses très concrètes. D'abord, la faim dans le monde. Comment faire bénéficier le reste de l'humanité des progrès de la connaissance dans ce domaine ? Deuxièmement, la population mondiale. Cette question, à mon avis, a été extrêmement mal traitée par l'Eglise catholique et le Pape en particulier. Nous devons prendre conscience des problèmes que pose le développement des populations humaines, actuellement, avec ses incidences sur la faim, sur la maladie, sur la survie du bien-être de l'humanité ; je crois que cette prise de conscience doit se faire scientifiquement, objectivement. On doit regarder les choses en face et en tirer les conséquences. Troisièmement, à qui profite la science ? C'est là aussi une question tout à fait fondamentale que d'ailleurs j'ai posée au Co-

mité et sur laquelle nous sommes en train de réfléchir. Qui va bénéficier des progrès de la connaissance ? (En particulier la connaissance médicale, techno-agricole.) Il y a une dimension qu'on peut appeler spirituelle certes et qui est extrêmement concrète et que nous pouvons faire nous-mêmes avec nos cerveaux en l'utilisant du mieux possible et d'une manière aussi éclairée que possible. Pour moi, je ne considère pas qu'il y ait une quelconque contradiction avec cette dimension considérée. Je la vois d'une manière tout à fait séculaire, et je dirais même plus concrète, parce que je pense que dans des domaines comme ceux-là, il faut réexaminer les problèmes régulièrement et les comités comme le CCNE sont là pour reposer les questions, réfléchir aux conséquences des dispositifs à la fois éthiques et politiques qui existent dans le monde, et voir quand même où ça nous mène.

*Vincent P. : La survie de l'espèce est-elle suffisante comme principe fondamental éthique ? Qu'est-ce que ce Comité d'Ethique ?*

**Jean-Pierre Changeux** : Je n'ai pas quand même été réducteur au point de



vous faire croire que j'avais fondé une éthique séculaire sur la simple survie de l'espèce. Je n'ai jamais dit que la survie de l'espèce est suffisante comme principe fondamental. C'est un des éléments de réflexion qui doit être abordé. J'ai aussi beaucoup insisté sur la notion d'harmonie affective pour l'individu, sur la notion de la vie bonne.

D'autre part j'ai aussi parlé, au niveau du groupe social, de l'élargissement de la sympathie, la suppression des conflits...

Ce Comité Consultatif National d'Éthique (CCNE) a été créé en 1983, par François Mitterrand et le but du Comité est le suivant : "Examiner les problèmes moraux posés par le développement des connaissances dans les sciences de la vie et médicales". Ce Comité a la vocation d'examiner les aspects éthiques posés par le développement des connaissances. Il ne s'agit pas de revoir toutes les questions éthiques en général, mais au contraire d'examiner celles qui ont à voir avec la connaissance scientifique et le développement et le progrès des connaissances. Les thèmes de l'époque étaient évidemment le développement de la génétique moléculaire et les problèmes de thérapie génique ;

les problèmes d'essais de médicaments qui ont posé aussi beaucoup de problèmes d'interventions sur l'homme et puis, bien entendu, les procréations médicalement assistées qui se développaient à l'époque sans aucune contrainte, et aussi, le problème des greffes et des prélèvements d'organes sur les sujets en état de mort cérébrale. Ce sont les sujets qui ont été à l'origine de la création du CCNE, qui a eu vocation dès le départ de réfléchir, de délibérer, de s'instruire, de s'informer sur ces développements scientifiques et de proposer un certain nombre de recommandations. Dès le départ, je tiens à vous dire que c'est un Comité Consultatif. Cela veut dire que nous n'avons aucune autorité ni administrative, ni juridique, ni légale. Nous n'avons d'autorité que dans la mesure où nos avis sont écoutés par l'opinion. Le Comité a toujours voulu rester consultatif. Il n'a pas voulu être une institution éthique d'Etat. Ce n'est pas du tout notre manière de travailler ni notre manière de penser.

Ce Comité est constitué de quarante personnes, qui sont toutes nommées. Nous ne sommes pas un organisme représentatif élu. Pour toutes les questions légales, il est évident que c'est le Parlement élu qui a

à décider des textes de lois. Nous ne rédigeons pas de textes de lois. Nous ne sommes qu'un organisme consultatif ; nous rendons nos avis publics. Nos avis et nos délibérations sont publiés dans les "Cahiers du CCNE". Nous avons non seulement des avis, mais aussi des opinions diverses sur ces avis, que je souhaite être aussi ouvertes que possible à tous les courants de pensée. Sur les quarante membres, il y a six membres nommés par le Président de la République, qui correspondent à des personnalités, qui appartiennent – et non pas représentent – aux différentes familles de pensée : catholique (Olivier de Dinechin, conseiller auprès de l'épiscopat sur la bioéthique), protestant (c'était France Quéré), juif (Henri Atlan), islamique (Mohamed Arkoun) et marxiste (Lucien Sève). Ces personnes jouent un rôle très important dans le comité. Elles participent au débat, en tant que personnes, qui rendent le débat ouvert aux diverses sensibilités sans pour cela imposer leur doctrine officielle. Il y a aussi dans le CCNE des membres scientifiques, des médecins, des juristes qui ne sont pas majoritaires, et puis des personnalités : hommes politiques, sociologues... Ceux-ci

ont été choisis par divers ministères. Il n'y a donc pas du tout une homogénéité idéologique quelconque au sein du Comité. Ce groupe essaye de débattre en toute rigueur et avec le maximum d'humanité des problèmes posés par le développement de la science, qui sont, parfois, d'une extrême difficulté. Ce qui est un résultat remarquable, c'est que pratiquement on arrive tous à converger vers des conclusions qui sont très semblables.

*Joël C. : Comment faites-vous la distinction entre règle morale et convention sociale ?*

**Jean-Pierre Changeux** : Dans une situation comme celle d'un débat sur la thérapie génique, la pharmacologie des neuromédiateurs, la notion de convention sociale n'apparaît pas. On ne va pas juger du développement des progrès des neurotransmetteurs à la lumière d'un texte publié il y a 3.000 ans. Il faut que nous cherchions ensemble des réponses qui assurent un respect de la dignité de la personne humaine, pour le bien-être de l'humanité et cela quelles que soient les appartenances culturelles. Que nous arrivions à une con-



vergence c'est, pour moi, une expérience absolument extraordinaire. Je sais que parfois, certaines personnes veulent marquer leur différence. C'est humain. Mais en fait quand on a des questions qui nous sont posées en termes clairs, qui n'ont pas de solutions évidentes et immédiates, on essaye de réfléchir et on essaye d'avancer des types d'arguments que l'on va tenter d'utiliser. Parce que les problèmes éthiques, d'une manière générale, sont contradictoires.

*Antoine C. : Ma question porte sur le rôle de la sélection naturelle qui est rendue nécessaire pour la propagation et le progrès de l'espèce humaine. Les conflits et les guerres sont souvent l'occasion de recherches, de progrès. La guerre provoque l'inventivité, l'ingéniosité ; alors je me demande si le malheur est une nécessité qui est imposée par la survie de l'espèce. Et alors, je me demande aussi si la quête de paix et de bonheur sont des illusions parce qu'elles sont contraires à la vigilance qui est nécessaire à la propagation de l'espèce humaine ?*

**Jean-Pierre Changeux :** Je crois que vous maniez le paradoxe et que votre

proposition ne correspond pas exactement à votre manière de penser.

Premier point, je ne crois pas que l'on puisse dire que la guerre soit facteur de progrès. Je ne suis pas du tout convaincu que la construction de bombes atomiques ait contribué au progrès de l'humanité. Ce serait plutôt le contraire. Donc je ne partage pas ce point de vue. Par contre ce qu'il y a derrière ce que vous voulez dire, c'est que l'homme étant produit de l'évolution, il y a des mécanismes darwiniens qui sont intervenus et qui ont participé à ce que j'appellerai l'hominisation, à distinguer de l'humanisation ou la civilisation. Les mécanismes darwiniens, qui ne sont pas d'ailleurs spécialement violents – il peut y en avoir de non-violents – peuvent intervenir comme par exemple la polygamie des chefs : si on regarde dans les sectes religieuses, comme celle d'Amérique du Sud où il y a eu des suicides collectifs, le gourou avait accès à toutes les femmes. Il y a donc des mécanismes non-violents qui ne sont pas ceux de la guerre, du conflit armé, qui ont pu participer à des mécanismes darwiniens. Ce que je voudrais dire c'est que, quand on regarde l'évolution anatomique des ancêtres de l'homme,

il y avait avant *homo sapiens sapiens*, des régularités qu'on peut considérer déjà comme suggérant des règles morales chez les préhominiens. Il n'est pas impossible que ces règles de conduite sociale aient participé à l'évolution anatomique. La reconnaissance de la mort, par exemple, paraît à un moment précis de l'histoire de l'humanité. C'est avec *homo sapiens* qu'apparaît le culte des morts et une autre forme de vivre ensemble. Il y a une représentation de l'homme que chacun essaie de se faire, qui va changer. Ce modèle de l'humanité, dont j'ai déjà parlé et que nous devons reconsidérer en permanence, est caractéristique de *homo sapiens* et de ce qu'on peut appeler la civilisation ou l'humanisation de l'homme qui va depuis des structures sociales très inégalitaires (l'esclavage...) vers des structures sociales beaucoup plus ouvertes, en principe, avec

les droits de l'homme. Il me paraît légitime – j'hésite sur ce que je vais dire, parce que vous allez me dire que, dans la pratique, ce n'est pas comme ça que ça se passe – qu'il y a encore des guerres, des exclusions, des inégalités, mais je pense quand même qu'il y a eu une certaine forme de progrès dans l'humanisation, même s'il y a trop d'exemples qui montrent que, à l'heure actuelle, ce progrès ne suit pas ces grands principes. Pour ma part, je considère que la quête de la paix n'est pas une illusion. Peut-être y a-t-il une utopie, peut-être que nous n'arriverons jamais à vaincre toutes les forces de conflits... mais si on ne part pas avec l'idée qu'on essaye de faire en sorte que les hommes puissent vivre en paix, on n'arrivera jamais à faire progresser les choses. Pour ma part, c'est peut-être une illusion, mais je la conserve.



# La table ronde finale

## Valeurs chrétiennes partagées et spécificité de notre espérance

*Ayant pris en compte les réactions des différents carrefours, un groupe de travail a préparé le débat final. Il ne s'agissait pas de donner la "vérité chrétienne" de ce qui vient d'être entendu, mais de tenter de situer ce qu'est "être chrétien" par rapport à ces visions du monde qui n'attendent plus la religion pour proposer d'elles-mêmes un positionnement éthique.*

*Il est apparu que la spécificité chrétienne n'est peut-être pas dans l'inspiration de telle ou telle éthique, mais dans une prise en compte inouïe du "négatif", et donc dans une façon d'espérer autre...*

**Nicolas Renard :** Le temps est venu de la réflexion pour savoir ce que nous tirons de tout ce que nous avons entendu sur des registres assez divers. A nous maintenant de voir les incidences que cela peut avoir sur notre façon d'être chrétien, sur notre foi. Evidemment c'est une opération difficile, puisqu'on est encore le nez sur l'événement.

Il ne s'agit pas du tout de conclure de façon définitive ou de dire tout ce qu'il y avait à tirer de ces journées ; mais de lancer un certain nombre de pistes de réflexion pour démarrer un travail à la suite de ce que nous avons reçu.

Les secrétaires de carrefour ont dit ce qui avait été reçu dans les différentes

interventions. Ils ont fait état aussi de remarques un peu transversales sur les différentes interventions et ont relevé des enjeux qu'ils sentaient pour la foi. On va essayer de présenter cela avec quatre interventions qui appelleront un débat libre. Nous avons avec nous, Jean Biehler, Olivier Théon notre invité du S.I.F., Christian Duquoc, Bénédicte du Chaffaut, Jean-Marie Ploux. On a retenu quatre pistes de réflexion.

**Première piste de réflexion avec Bénédicte du CHAFFAUT sur la question de la relativité des savoirs, et du statut du discours de la foi.**

Ce premier pôle de réflexion de la table ronde veut situer notre position d'hommes et de femmes, de chrétiens et de chrétiennes dans ce monde d'aujourd'hui. Ceci à partir des interventions de nos quatre intervenants et de nos réactions.

***1. Le premier point touche à ce monde de complexité dans lequel nous vivons.***

***1.1 Un monde complexe*** marqué, nous le sentons, par l'effondrement des

grands systèmes de pensée, par de grandes fractures technologiques, sociales. Mais c'est aussi un monde où se poursuit un processus d'hominisation ou d'humanisation, avec toutes les nuances apportées à ces termes, non sans régression et sans échec relatif.

***1.2 Un monde où l'humilité est la règle de l'approche de l'homme et du monde.***

Nous sentons bien, avec J.P. Changeux, que la science ne prétend pas tout dire de l'homme. Et A.B. Kern nous a invité à être attentifs aux recompositions à l'oeuvre dans le monde.

La question est bien, me semble-t-il, pour nous, d'être au creux de ce monde et non pas en surplomb, invités à une grande fidélité au réel, à scruter les événements. Peut-être est-ce une autre façon de parler des signes des temps ?

***2. Le deuxième point touche au statut relatif de la vérité.***

***2.1 La vérité ne peut être absolue.*** J.P. Changeux nous l'a dit et nous y avons été sensibles : «*Nous n'avons qu'une con-*



*naissance partielle qui n'épuise pas la réalité. Et il faut, continuait-il, élaborer des vérités mais ne pas parler de la vérité». Anne-Brigitte le disait autrement en parlant de la sortie des systèmes dogmatiques.*

**2.2 Prendre acte de la relativité de la foi chrétienne** procède du même mouvement. Vous le dites vous-mêmes : «*Nous n'avons aussi qu'une parcelle de vérité*» ou encore «*nous n'épuisons pas le mystère chrétien, le mystère de Dieu*».

D'autres que nous se prévalent de valeurs qui trouvent leur racine dans le terrain judéo-chrétien. Et il y a longtemps que nous savons que nous ne sommes plus dans un système clos, fermé sur lui même.

Nous avons beaucoup attendu de ce dialogue avec des gens qui ne se réfèrent pas à la foi, en les trouvant même parfois un peu trop proches de nous.

Nous attendons aussi beaucoup, certains de vous l'ont dit, du dialogue avec les croyants d'autres traditions spirituelles. «*Nous ne possédons pas la vérité*, disait un texte du secrétariat pour les non-chrétiens, *mais nous pouvons espérer nous en rapprocher avec l'aide des*

*autres.*» Un livre paru il y a peu dans la collection Cogitatio Fidei, par un canadien O'leary s'intitule «*Le statut de la vérité à l'heure du dialogue interreligieux*». Ne sommes-nous pas appelés ainsi à revisiter cette question sous la double poussée des questions de nos interlocuteurs ?

### **3. Le troisième point touche à la nécessité du débat et de la délibération.**

#### **3.1 Au sein de l'Eglise**

Un tel travail de relativisation de la foi chrétienne appelle le débat vis-à-vis de positions théologiques ou éthiques affirmées en haut lieu. Notre responsabilité de fidèles n'est-elle pas ainsi convoquée ? Ne sommes-nous pas aussi appelés à contrer un certain jeu médiatique qui, comme le rappelle Régis Debray, privilégie dans la communication le pape et les évêques ?

#### **3.2 Au-dehors de l'Eglise**

Les chrétiens ne sont-ils pas attendus dans le débat éthique ? J.P. Changeux marquait l'importance de la diversité idéologique, mais aussi religieuse du comité d'éthique.

Ne sommes-nous pas attendus aussi dans le témoignage ? Régis Debray le disait clairement : «*Dans un monde qui dérive vers le marchand, vers la vidéosphère, les chrétiens sont attendus pour témoigner d'autre chose, de l'existence d'un autre ordre de valeur. Quelque chose de l'ordre du désintéret, du dévouement, du transcendant...*»

\* \* \*

**Christian Duquoc** : Je voudrais avoir un éclaircissement sur l'expression «relativisation de la foi».

**Bénédicte du Chaffaut** : Je crois, en effet, que nous sommes interpellés effectivement à la fois par ceux qui ne partagent pas nos références de foi, comme par ceux dont on a moins parlé aujourd'hui, qui sont de traditions différentes. J.P. Changeux disait qu'on peut peut-être se passer de la référence à une foi croyante. Je crois que ça, c'est quelque chose qui nous construit dans notre propre

discours de foi. Nous construisons aussi les dialogues que nous pouvons avoir avec des gens qui visent une expérience assez radicale comme la vie en Chine ou celle dans le monde musulman, où cette foi est contestée. Je crois que là il y a tout un travail, qui me semble déjà entrepris largement, mais qui est un travail à reprendre chaque fois.

**Jean Biehler** : J'aimerais qu'on insiste sur cette question. Je ne sais pas si Ch. Duquoc se reconnaîtra. Je cite : «*Jésus n'est pas l'unique chemin mais il interroge tout chemin*»<sup>(1)</sup>. Je crois que si être chrétien, c'est essayer de vivre de manière analogue à Jésus, c'est peut-être aussi ne pas posséder une vérité toute faite en avant de nous ; mais accepter d'être sur un chemin qui croise d'autres chemins, sur un chemin où l'interrogation est possible et la référence à la vérité pas absolue.

**X** : Il me semble que la formule «relativisation de la foi» va trop vite. Je crois qu'on aurait profit à distinguer l'Absolu : Dieu, et un certain nombre de domaines

<sup>(1)</sup> Ch. Duquoc, *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu*, p. 246.



relatifs. Je crois qu'une grande partie du malaise dans l'Eglise vient de ce que l'on met Dieu partout. On met Dieu, par exemple, dans la façon d'aborder les problèmes de discipline, ou des problèmes de gouvernement. Cette tentation du pouvoir à s'absolutiser, il faut le dire et le redire, c'est du relatif. Faut-il pour autant dire que la foi avec tout ce qu'elle comporte de tellement difficile à étudier, c'est tout relatif. Ça, je ne le crois pas.

**Christian Duquoc :** Je ne suis pas absolument sûr que ce soit le mot qu'il faille utiliser («relatif»), parce que la foi, fondamentalement, est la remise sans conditions à un autre. Le fait que ce soit sans conditions la remise à l'autre – c'est admirablement décrit dans l'épître aux Romains – ceci nous montre que ça n'est pas relativisé. Où peut intervenir le relatif, c'est par rapport à l'altérité. Malheureusement l'utilisation française, vulgaire du mot relativisation, c'est d'entendre dans le rapport à l'altérité qui est à la source plutôt le fait que ceci devienne d'une certaine façon aléatoire. Et j'ai été frappé, par ce que disait J.P. Changeux, par rapport à cette question de relativisation : Il a

bien reconnu qu'il y avait des principes éthiques qui n'étaient pas relativisables. Et s'ils ne sont pas relativisables, c'est qu'ils ne sont pas manipulables, d'une façon telle que n'importe quelle culture atroce pourrait se justifier. Et ceci ne supprime absolument pas le dialogue. La remise inconditionnelle de soi à Dieu ne supprime pas le dialogue. Et le fait de reconnaître qu'il y a des absolus négatifs dans l'éthique comme J.P. Changeux l'a dit hier, ne supprime pas le dialogue, parce qu'il y a toujours la distance qui est intégrée entre ce principe qui est l'Absolu de Dieu pour nous – en tant qu'on se remet à Lui – et l'autre principe qui est le fait que l'éthique n'est pas manipulable dans son principe propre. Et ça permet justement la base d'un dialogue, et pas seulement d'une conversation... de bien-séance.

**X :** Je ne peux pas prendre à mon compte que la question de la vérité ne se pose plus, et que nous ne sommes plus que dans des vérités. Je suis d'accord avec ce qui s'est dit sur le chemin ; mais je me dis qu'on évite peut-être une question de fond qui reste posée, non seulement dans

nos traditions, mais aussi dans celles de ceux avec qui nous vivons.

**X :** Pour cette question «la vérité, les vérités» et pour la question de la «relativisation» de la foi, nous ne sommes pas amenés à dire ça sous la pression, même amicale, des dialoguants de l'extérieur – je veux dire des dialoguants autres que chrétiens, y compris des autres religions –. Ceci, nous sommes amenés à le dire, de l'intérieur même de la foi. Et il suffisait de pousser un petit peu Ch. Duquoc : derrière l'épître aux Romains, et derrière l'Évangile, il y a ça aussi : ce qui est la vérité, ce n'est pas une vérité quelque part, c'est un homme «*Je suis la Vérité*», c'est l'homme-Dieu, c'est Jésus-Christ. Donc, je suis d'accord qu'il faut pousser cette question. Je ne renonce pas à parler de la Vérité, même après avoir entendu J.P. Changeux, mais je renonce à en parler d'une certaine manière ; parce que, lui, pose un certain nombre de points, de dialogues qui sont importants et qui me font réfléchir ; mais cela m'amène aussi à réinterroger le trésor chrétien, l'héritage chrétien. Et je m'aperçois bien que là aussi, je ne parle pas de la vérité, comme d'un paquet quelque part...

**Christian Duquoc :** Le premier temps de la foi est une remise inconditionnelle. Autre chose sont les énoncés, autre chose la visée qui est Dieu comme Vérité. Quand on utilise le mot : «relativisation de la foi» il y a une ambiguïté qui laisserait entendre que je me remets à Celui-là même qui me donne l'Esprit, d'une façon conditionnelle. Ce n'est pas exact. Mais je n'ai pas de ce fait une possession de la Vérité, que je pourrais mettre dans des énoncés liturgiques tels, que finalement on en deviendrait les possesseurs.

**X :** Il me semble que tous nos langages, donc nos énoncés sont relatifs. Et nos interprétations de la Parole de Dieu sont relatives. Donc, dans ce sens là, il y a une relativisation énorme de tous nos langages, de toutes nos façons de nous exprimer, de tous nos énoncés, par rapport à ce problème de la foi.

**X :** Il me semble que J.P. Changeux a dit qu'il ne voulait pas «la» vérité, mais il n'a pas parlé de plusieurs vérités. On n'a pas encore le tout, selon lui, mais on est en marche vers quelque chose.



X : Nous prétendons comme chrétiens adhérer à une Parole de Dieu. Cette parole de Dieu n'est pas relative. Et en même temps, cette parole de Dieu n'a pas d'autre langage que notre langage qui est relatif. On prétend dire l'Absolu, recevoir un Absolu dans du relatif.

**Deuxième piste de réflexion avec Jean-Marie PLOUX : Etre chrétien, est-ce simplement vivre des valeurs chrétiennes ?**

Nous avons posé à nos interlocuteurs une question qui pouvait être embarrassante s'il n'y avait eu la confiance d'un dialogue entre eux et nous : *«Attendez-vous quelque chose des chrétiens dans ce passage contemporain d'un monde à un autre, passage caractérisé par Régis Debray comme celui de la graphosphère à celui de la vidéosphère, celui de la dominance de l'écrit à la prédominance de l'image enregistrée ?»*

Nous étions déjà familiers avec la réponse de Jacques Milhau. Celle de Régis Debray nous assignait une tâche de

mémoire et d'attestation d'une forme de transcendance pour éviter un monde aplati. Anne-Brigitte Kern est restée plus évanescente, nous laissant le soin de construire notre place dans cet univers complexe où chacun peut apporter sa voix s'il concourt à la fraternité universelle. Jean-Pierre Changeux y a répondu en parlant de l'heureuse composition du CNCE où l'apport de témoins de grandes traditions humaines est essentiel... mais il n'a pas développé le fond de sa pensée, à cause, sans doute, d'une question mal posée qui semblait réduire à la conservation de l'espèce le principe d'une éthique pour notre temps. Dans une conversation de couloir, nous sommes revenus sur la première partie de la question :

- Comment concevait-il l'articulation entre ce qui était de l'ordre de l'obligation morale et ce qui relevait des conventions sociales, registre sur lequel il semblait situer la «religion» ?

Cette articulation peut se concevoir en effet de plusieurs manières :

1. Bien que le «religieux» soit contingent en ses formes de réalisation, on

peut concevoir une articulation nécessaire : soit que le religieux soit le catalyseur ou la conscience intérieure ou la représentation de l'obligation morale, soit qu'il ait été en quelque sorte son habillement provisoire. En ce cas il faudrait parler de l'obsolescence du religieux qui serait un peu comme la fusée porteuse du satellite «éthique». Une fois celui-ci mis sur orbite, le religieux a accompli sa tâche, il n'en subsiste que les morceaux disloqués ou une carcasse vouée à la disparition, fût-ce dans l'embrasement de ses derniers feux dans le «retour» de nos couches atmosphériques.

2. Or c'est bien le sentiment finalement que me donnent nos quatre interlocuteurs. Je ferai d'abord remarquer que leur itinéraire personnel est comme la parabole de cette idée. Chacun a reçu une formation chrétienne dont il ou elle a retenu quelques valeurs fondamentales de son humanisme. Mais ils ont quitté le rivage chrétien...

D'autre part, la morale ou l'éthique dont ils se réclament reste d'inspiration judéo-chrétienne. Qu'il s'agisse de fraternité (A.B. V.) de solidarité (J. M.) de

sympathie et d'entraide (J.P. C.) de tolérance (R. D.), on retrouve ce que le christianisme – pas seulement lui – a essayé d'inscrire dans l'humanité. Au fond, chaque évocation de leur éthique renvoie à des valeurs chrétiennes, déconnectées de l'institution qui les a portées dans le temps : l'Eglise, récusée pour toutes les négations dont elle a aussi été l'instrument.

3. Mais cela va sans doute plus loin. J.P. Changeux a en effet fait allusion à la pensée d'E. Durkheim, sociologue (1858-1917), qui considérait la religion – chrétienne en particulier – comme une étape de l'évolution de l'humanité au cours de laquelle elle avait rempli une fonction de connaissance et de morale. Avant la science en effet, c'est elle qui fournissait une explication du monde. Voir, par exemple, les récits de création et c'est elle aussi qui énonçait les principes de l'éthique (le décalogue).

Avec l'avènement des sciences, le rôle de connaissance qui lui était imparti lui fut retiré, non sans douleur on le sait. Quant au rôle éthique, l'expérience du Comité National Consultatif d'Ethique



semble indiquer que les hommes peuvent l'assumer dans un débat, une délibération fondée sur des arguments de raison et appuyée sur les connaissances, même si celles-ci n'ont pas le caractère de vérités absolues.

4. Or ceci rejoint d'autres positions. Celles par exemple de certains qui, dans les années soixante, s'appuyaient sur Feuerbach et Marx pour dire que le christianisme avait ramené Dieu à l'homme et ainsi conduit l'homme à sa majorité.

Celle, plus récente mais non point neuve, de M. Gauchet qui fait du christianisme la religion de la sortie de la religion. Engendrant la laïcité fondée sur le respect de l'autre, il aurait produit la base d'un vivre ensemble pour la modernité ou la post-modernité...

5. Nous serions ainsi les témoins éventuellement respectés d'une histoire et, peut-être, les témoins d'une mémoire nécessaire pour maintenir l'espace d'une certaine espérance...

Mais nous serions alors acculés à camper dans le dernier espace qui nous reste après la connaissance et l'éthique :

celui de la dimension symbolique de l'homme. Cependant de là encore nous sommes délogés par ceux qui pensent que l'art suffit à faire vivre cette dimension en effet essentielle à l'homme.

6. Dès lors, voici plusieurs manières d'envisager la question qui naît sur cet horizon :

- être chrétien, est-ce seulement vivre des valeurs chrétiennes comme nous mêmes semblons l'admettre en nous référant au passage célèbre de Matthieu 25 (Le jugement dernier) ? C'est-à-dire que le soin de l'exclu, de l'exploité, de l'opprimé, la lutte pour la libération que nous vivons suffiraient à définir l'être chrétien.

- depuis huit ans, nous réfléchissons au «comment dire Dieu»... peut-être ferait-on mieux de se demander d'abord : Pourquoi dire Dieu et, s'il faut le dire, si cela ne concerne pas de quelque manière l'essentiel de l'homme ?

- dans l'anthropologie contemporaine y a-t-il un «lieu» pour la position ou la question chrétienne ?

- ou bien, s'il est vain de chercher ce lieu, y aurait-il un style chrétien d'habitation des lieux de l'existence humaine.

Y a-t-il une manière chrétienne d'être de ce monde qui puisse concerner tout homme ?

\* \* \*

**Christian Duquoc** : Je trouve que dans ces questions, il y en a une qui me paraît tout à fait fondamentale, et qui a déjà été décrite dans l'antiquité dans l'épître à Diognète où il n'y avait pas de lieu chrétien, il y avait seulement un style : la question du pourquoi. Pourquoi dire Dieu ? Je pense que dans le catholicisme on a toujours eu ce sentiment qu'il y avait une sorte de complicité entre l'être humain qui se cherche lui-même et la recherche de Dieu. Et ce sentiment a été même dogmatisé au concile de Vatican 1<sup>er</sup> : La raison suit une certaine droiture qui n'est pas donc perturbée par les passions affectives, cette raison doit, et dans l'histoire et dans la nature, découvrir le visage de Dieu. Et, en fait, on s'aperçoit que l'expérience ne corrobore pas apparemment, au moins au niveau des intervenants qu'on a entendus, cette perspective. Elle corrobore beaucoup plus la perspective drastique, en rupture, de

Luther et de Kierkegaard : il n'y a aucune connivence. Le pourquoi est inscrit dans l'advenue de la parole de Dieu. Il n'y a pas de pourquoi avant. Je crois qu'on se trouve dans une situation qui a été très bien répercutée dans le protestantisme et très peu dans le catholicisme et dans l'orthodoxie : Cette fracture, cette rupture tout à fait radicale : le monde va son train d'une manière raisonnable, mais ceci ne dit rien de Dieu. Et donc les prophètes, ou les chrétiens qui se réclament de l'Écriture, doivent eux-mêmes faire naître le pourquoi.

**X** : J'ai été frappé par le témoignage de Régis Debray, sur ce qu'il a dit, au-delà du messianisme... le véritable témoignage est dans cette espèce d'ouverture à la laïcité. Je me suis rendu compte qu'il y a une espèce d'élévation de la société à la laïcité pour donner à la religion la véritable place de Dieu, celle qui est inconsciente, dans la vie de tous les jours. Il me semble que le véritable témoignage ce serait ce cheminement d'une société sans religion, parce qu'elle n'aurait plus besoin de la foi, et qu'elle verrait Dieu d'une certaine manière, comme il est...



**Jean-Marie Ploux :** Je ne suis pas sûr de très bien comprendre ce que tu as dit mais cela a à voir avec deux choses dans le questionnement :

- Pour ceux qui se rappellent un certain nombre de thèses des années 60, on disait que le christianisme avait ramené Dieu sur l'homme et finalement conduit l'homme à sa majorité et qu'à partir de ce moment-là, on pouvait congédier le christianisme.

- Et plus récemment, les thèses de Gauchet : «*Le christianisme est la religion de la sortie de la religion*», qui l'a conduit à la laïcité et à partir du moment où nous arrivons à une éthique du respect de l'autre, le trajet est accompli et la mission du christianisme est accomplie.

Mais à ce moment là, peut-on encore parler d'une référence à un Dieu ?

**X :** La référence à Matt. 25, par rapport aux quatre autres points, tu l'as un peu minimisée. Ne nous pousse-t-elle pas à un moment ou à un autre, quand on le vit authentiquement à dire vraiment notre foi et à être vraiment des témoins de Dieu ? Ne pousse-t-elle pas des gens avec lesquels on vit cela, eux-mêmes, un jour, à découvrir Dieu ? Moi, ce qui me frappe

toujours, c'est quand on perd des copains – cela arrive régulièrement quand il s'agit de P.O. qui ont été très en contact avec des gens qui n'avouent pas la foi – de voir ce que ces gens, qui n'avaient pas la foi, disent des témoignages de vie et de la foi de celui qui vient de mourir.

### **Troisième piste de réflexion avec Christian DUQUOC sur la place du négatif dans la foi chrétienne.**

Ce qui m'a frappé dans les exposés d'au moins trois intervenants, c'est qu'on a bien reconnu que dans le monde actuel il y a une violence extraordinairement exprimée, que les choses vont plutôt mal (la première conférencière en était fortement imprégnée). Le constat est fait. Et on est passé du constat à une certaine forme de déploration. Mais la déploration n'est pas l'assomption du négatif. C'est une plainte qu'on trouve un peu partout dans la littérature universelle. Or ce qui a fait l'originalité de la pensée moderne, depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle notamment, c'est qu'on a voulu faire du négatif, de la violence, du

désordre, du chaos, la matrice du positif et de l'amour. Donc on voit que les quatre intervenants (de la session) étaient en rupture avec cette tradition culturelle européenne. Paradoxalement ils en reviennent, d'une certaine manière, à l'idéologie de la chrétienté.

Quelle est cette idéologie de la «chrétienté»? C'est que l'éthique, (la morale) qui a été fondée sur la Parole de Dieu, allait engendrer une société de fraternité humaine, dans la mesure où cette éthique inspirerait et l'économie et le politique : Une sorte d'unité, autour d'une morale fondée sur la Parole, de sorte qu'économie et politique trouvent leurs racines dans cette morale. Le malheur c'est qu'il y a des gens qui n'ont pas voulu jouer le jeu, et là est intervenue la violence et l'effondrement. L'effondrement de la chrétienté a énormément marqué le XVI<sup>ème</sup> et le XVII<sup>ème</sup> siècle du point de vue de la pensée. Luther n'a plus du tout cru à l'éthique comme source du politique. «Sola Fides». Il y a deux règnes ; celui de la terre et celui du ciel n'ont pas d'articulation réelle. Donc on prend acte du fait que mettre l'éthique au point de départ d'une économie et d'une politique, vou-

loir organiser la société comme une fraternité, ça a engendré le malheur. Il y a un acte de violence fondamental dans les sociétés. Il faut assumer cet acte de violence fondamental, assumer le chaos social, faire des passions contradictoires la matrice d'un monde nouveau. Cela correspond à trois grandes pensées, du négatif comme la matrice du positif :

- C'est le libéralisme, avec Adam Smith, et cette fameuse image de la main invisible : Si chacun poursuit son établissement et si chacun recherche sa propre richesse, ceci fera, par une sorte de main invisible, que tous adviennent à l'établissement et à la richesse. (Je trouve tout à fait extraordinaire que ce principe nous ait été présenté l'autre jour par M. Milhau !)

- Le second qui a assumé le négatif c'est Hegel avec cette image qu'il décrit dans son livre sur l'histoire où il décrit la violence inouïe dans l'histoire : «*Il ne faut pas désespérer car derrière cette façade de la violence, c'est la raison qui utilise ce négatif pour finalement mener l'humanité à sa réalisation.*» C'est la «ruse de la raison».

- Et puis Marx qui est un grand utilisateur du «négatif», avec le concept de



«lutte des classes» et l'idée de bâtir le monde à partir du «bien» qu'est le «prolétaire».

Or voilà : dans cette optique l'éthique est tout à fait seconde, ce n'est pas elle qui dynamise le monde. Le monde est dynamisé justement par le négatif, par ce jeu de rapport de forces qui, peu à peu, prend forme dans la société et la politique, et arrive à un monde autre.

Eh bien, nous avons eu avec nos quatre intervenants une rupture radicale ! L'éthique est d'une certaine manière première ! On revient à une certaine idéologie de la chrétienté, c'est-à-dire qu'on croit que la morale ou l'éthique permettra aux sociétés d'arriver à l'utopie désirée. Alors que jusqu'alors c'était le travail du négatif qui était premier, maintenant c'est l'éthique ! Cela se repère dans les discours qu'ont eus les intervenants : la part énorme faite à la «connaissance», l'«argumentation», la «délibération», le «consentement», la «solidarité» qui arrivera justement par consentement, le «renoncement» qui permettra à tous de s'épanouir – et on y arrivera par consentement et non pas par violence – et la «convivialité» au terme. Et le négatif apparaît

lié ici à l'ignorance !

Dans un échange que j'ai eu avec J.P. Changeux, j'ai été frappé : je lui parlais d'un psychanalyste qui avait mis la violence au coeur du monde (ce n'est pas uniquement la psychanalyse mais aussi R. Girard ou Hobbes, dans son *Leviathan*), il m'a dit : «*Les psychanalystes délirent*» !

Dans cette perspective (à laquelle reviennent nos intervenants), il y a une vieille inspiration platonicienne qui a toujours marqué notre culture : «*Celui qui sait, ne fait jamais le mal*». Cela me paraît une affirmation qui n'est pas du tout vérifiée par l'expérience ! Et puis, il y a ce qui a été présenté comme l'inspiration chrétienne telle qu'elle a été interprétée : «l'éthique est première». Partout, on pouvait de fait voir toutes les valeurs chrétiennes confluer...

Devant cela, ma réaction est la suivante : Dans le christianisme tel qu'il apparaît dans l'Écriture, non seulement le N.T., mais aussi l'A.T., le négatif a une place ! Et finalement pour que le monde tourne rond, il faut assumer le négatif. Ceci est donné dans le symbole fondamental de la foi chrétienne par le fait que Celui qui est la Parole, le Verbe, assume

la mort et descend aux enfers. Il va jusqu'au bout de la détresse humaine, qu'il assume comme la matrice même de sa thérapie : c'est la possibilité d'un retournement total. Dans l'Épître aux Romains, dans sa double description, d'abord du monde païen qui avait cru à la sagesse, puis du monde juif qui avait affaire à l'éthique avec la Loi, St Paul montre que ni la sagesse, ni l'éthique ne permettent à l'homme d'assumer ce qu'il est effectivement : un être à la fois proche de l'abîme et peut-être proche de Dieu. Et il n'est proche de Dieu que s'il est proche de l'abîme.

Je suis très frappé qu'A.B. Kern qui avait un si grand amour pour Pascal, ait admis la description de la situation tragique de l'être humain chez Pascal, elle n'a rien dit de ce qui, chez Pascal, clôt cette description. La clôture c'est précisément le fait que ni l'éthique ni la connaissance ne permettent à l'homme de sortir de cette ambiguïté radicale du jeu entre la vie humaine et Dieu : seule la grâce, «sola fides» disait Luther.

Je termine par la question : La tradition européenne de l'assomption du négatif est une tradition qui a été extrêmement

marquée par le christianisme, dans sa dimension la plus profonde. Je trouve qu'aujourd'hui la tradition européenne, telle qu'elle nous a été présentée, est marquée par ce qui me paraît le plus superficiel dans le christianisme, son éthique ! Or il y a une connivence malheureusement dans l'Eglise : De quoi parle-t-on dans l'Eglise ? Que de l'éthique ! Jean-Paul II est rentré dans la «compétition des éthiciens». C'est un jeu entre éthiciens ! Et finalement il n'y a plus de Parole qui soit une rupture, qui s'arc-boute à ce qu'il y a de plus original dans l'Écriture (aussi bien juive que chrétienne).

J'avais été frappé par la phrase d'un saint orthodoxe qui était dans une situation tragique et qui ne cessait de prier Dieu, et finalement dit-il, (je ne sais pas si c'est vrai ou faux !), le Christ lui est apparu et lui aurait dit cette seule phrase : *«Tiens-toi en enfer et ne désespère pas»*. Alors comment expliquer que l'Eglise et la société ne voient plus que dans l'éthique le moyen de résoudre les problèmes qui, à mon sens, ne sont pas fondamentalement éthiques ?

\* \* \*



**X :** Il me semble que pour les interlocuteurs que nous avons, peut-être y a-t-il eu une volonté, sans doute inconsciente, de vouloir se rapprocher des interlocuteurs que nous étions pour eux, par le biais de ce qui leur semblait le plus évident dans le christianisme c'est-à-dire ce qu'il y a de plus superficiel, de plus évident, de plus médiatique, à savoir l'éthique. Je ne crois pas que ce soit le cas pour J.P. Changeux, parce que l'éthique ce n'est pas superficiel pour lui, c'est sa tâche, comme président du Comité national d'éthique.

L'autre chose que je veux dire est qu'il me semble qu'il y a partie liée en tout cas dans le type que peut représenter J.P. Changeux, car pour moi, il représente bien la génération actuelle des biologistes. C'est qu'en s'adressant à l'éthique, ils essaient de surmonter, je crois, ce qui est limité dans un matérialisme complexe, si j'ose dire. D'une certaine manière, c'est la transcendance de leur matérialisme. Et ça c'est un effort louable. Il y a une dignité.

Je voudrais dire que ce que tu pointes, me paraît très important et cela éclaire des choses que je sentais d'une manière un peu inchoative dans ce qui s'est passé

pendant ces trois jours. En tout cas cela éclaire notre perspective sur l'espérance. Si nous avons quelque chose à dire sur l'espérance ce n'est pas simplement que demain ça ira mieux si on est bien droit dans la morale et dans l'éthique !

**Christian Duquoc :** Je suis tout à fait d'accord avec toi, mais si j'ai dit ça, c'est aussi parce que Changeux m'a dit que la raison de son refus du christianisme c'était son assumption de la souffrance, comme possible. Or à travers ça, il y a quand même une rupture avec une donnée culturelle européenne.

**Jean-Marie Ploux :** Je voudrais simplement souligner, dans notre conscience MDF, quelque chose qui pouvait peut-être nous empêcher d'entendre ce qu'il dit. C'est la crainte légitime que nous avons eue souvent de placer Dieu dans les failles de l'humanité (cf. Dieu «bouche-trou») : ce réflexe intelligent, je pense, nous empêche quelquefois de prendre en compte le mystère du négatif et de nous ouvrir à la question que tu as posée. Je voulais poser ce pétard, afin qu'il ouvre la porte pour entendre ce qui a été dit.

**Quatrième piste de réflexion avec Jean BIEHLER sur la question de l'espérance.**

Je voudrais pointer à partir de ce qui a été dit, une certaine façon de poser la question de l'Espérance.

Je partirai de quatre citations, tirées parmi d'autres possibles, des exposés de nos quatre interlocuteurs:

- A.B. Kern formulait explicitement ce qu'elle appelait un «**espoir**»: «*L'esprit humain n'est pas seulement danger, mais aussi ce qui sauve: on espère que se développent toutes les potentialités humaines (cf. «hominisation»)...* » etc.

- J. Milhau annonçait, sur le terrain de ce qu'il voit, comme une connivence possible avec le christianisme : «*L' utopie (la bonne, dite «réaliste») c'est l'inscription de l'imaginaire dans le réel, la part de rêve éveillé, responsable, permettant de tracer les lignes de force du changement de ce qui est. Quel monde autre envisageable ?.. Il faut bien un certain messianisme.* »

- J.P. Changeux répondait à une ultime question sur l'aspect de violence qui serait peut-être inscrit dans la sélection darwinienne (Struggle for life) «*Il y a un progrès dans l'humanisation (même si les événements nous donnent encore trop d'exemples contraires). La quête de paix n'est pas illusoire (même si c'est une utopie). Si on ne part pas avec l'idée que les hommes puissent vivre en paix, on ne progressera jamais en ce sens.* »

- R. Debray dans l'ensemble de son intervention n'a cessé de plaider pour l'«invisible», et notamment les chrétiens sont convoqués au service de ce qu'il appelle le «transcendant» : «*Les chrétiens sont là pour témoigner d'un autre ordre de valeurs, quelque chose de l'ordre d'un messianisme, quelque chose de l'ordre du transcendant...*»

Ainsi, à constater une pareille récurrence des termes chez nos interlocuteurs, il nous faut bien entendre l'expression, de leur part, peut-être même la revendication

- d'un *espoir*,
- d'un *optimisme* (en rapport avec les possibilités humaines)



- d'un *progrès* dans l'humanisation,
- d'une *nécessaire utopie*,
- d'une *quête* qu'il faut bien poser comme *pas illusoire* pour progresser,
- et finalement d'un *messianisme*...

Chrétiens, nous sommes donc bien interpellés, et en quelque sorte attendus, sur le terrain de notre espérance.

Comment allons-nous «rendre compte de l'espérance qui est en nous», sachant :

1. qu'il faut bien faire nôtres, pour une large part, les analyses du monde actuel qui nous ont été exposées, et en particulier tout ce qui concerne la «complexité»

2. que notre espérance ne saurait se réduire au seul terrain où elle est attendue dans ce contexte d'analyses (terrain immédiatement et simplement «éthique», – et là ça recoupe tout ce qui vient d'être dit comme mise en question du primat de l'éthique et d'une espèce de connivence a priori).

Autrement dit, je suggère que l'espérance du chrétien ne se fonde pas essentiellement et d'abord sur des «raisons d'espérer» (que nos différents interlocu-

teurs semblent déterminés à sauvegarder envers et contre tout au terme de leurs analyses). Contrairement aux attentes qui semblent nous être formulées, l'espérance du chrétien ne part pas d'une espèce d'optimisme éthique premier. Et de ce point de vue, il risque bien d'y avoir un malentendu avec nos interlocuteurs.

Notre espérance est ailleurs que dans l'optimisme contre le pessimisme. Car en tant que chrétiens nous n'avons pas d'abord de «théorie», de «vision» du monde, – ni corrélativement d'éthique – (ou si nous en avons une, ce n'est pas d'abord elle qui nous fait chrétiens).

Le chrétien n'a pas une raison «plus forte» que d'autres d'espérer – et corrélativement d'orienter son agir – parce qu'il saurait... une Vérité posée comme un en-soi...

Le chrétien est quelqu'un qui se risque, de manière «analogue» à celle de Jésus, qui se risque à joindre le geste à la Parole pour avancer sur un chemin de vérité...

Autrement dit, notre espérance a à voir avec la confiance, plutôt qu'avec un savoir (toujours plus ou moins totalisant sinon totalitaire, surtout si l'institution s'en réclame le dépositaire).

Donc **oui** à cette «transcendance» différente qu'un «*chrétien en marche*» est à même de découvrir, selon l'indication finale fournie par R. Debray : la démarche de quelqu'un «*découvrant son incomplétude devant la tâche infinie qu'est l'homme*».

Mais **non** à un «messianisme» qui se voudrait directement explicite, immédiat, avec ses conséquences éthiques, qui ignorerait la croix. Cela supprimerait toute la **liberté d'espérer** propre au chrétien...

\* \* \*

**X** : Je voulais dire que ce que nous venons d'entendre à l'instant c'est la seule chose qui soit intéressante quand je me retrouve en face de gens que je rencontre au Cameroun. Les quatre intervenants étaient intéressants, mais très européens. Le monde de la vidéosphère... est une vision très européenne des choses. Ce qui vient d'être dit, c'est au contraire utilisable dans les questions que nous avons.

**X** : Je voudrais que Ch. Duquoc précise sa question à la fin «*Comment ex-*

*pliquer que l'Eglise et la société ne voient plus que dans l'éthique le moyen de résoudre les problèmes qui ne sont pas éthiques ?*» Dans notre monde quels sont ces problèmes ?

**Christian Duquoc** : Par exemple la question de la faim dans le monde, de l'armement, sont des questions de type politique.

**X** : Alors elles n'ont pas de rapport avec l'éthique ?

**Christian Duquoc** : Je ne dis pas qu'elles n'ont pas de rapport. Je ne crois pas que l'éthique soit capable de régler ces problèmes. Car l'éthique devient aujourd'hui, à mon avis, l'idéologie qui permet la non-décision. Cette inflation de l'éthique devient une sorte d'idéologie qui permet la non-décision à la fois politique et économique.

**X** : Jean Biehler a pointé tout à l'heure un point de convergence entre l'espérance spécifiquement chrétienne et la fin du discours de Régis Debray. Par contre, pas de point de convergence dans



ce qu'on vient de dire avec les autres interlocuteurs. Comment articuler un dialogue, s'il n'y a pas de point de convergences ? Quand même, malgré ses limites, l'éthique n'est-elle pas un des terrains de dialogue ?

**Jean Biehler :** Il faut faire fonctionner les quatre points du débat ensemble. Il y a des points de convergence, en particulier de ce qu'il faut retenir de l'humilité par rapport à la vérité.

Nous, chrétiens, nous sommes interpellés par rapport à notre rapport à la vérité – ce n'est pas du relativisme – mais, quand même, la façon dont on a reçu l'interpellation du monde contemporain à travers ces quatre témoins, nous remet très clairement devant notre responsabilité de chrétiens, d'être aussi humbles par rapport

à notre vérité : un certain rapport à la vérité qui est à chercher.

**Christian Duquoc :** Je suis tout à fait d'accord avec vous, sur les points de convergence. Je ne vois pas pourquoi on rejetterait une éthique qui finalement, d'une certaine façon, est extrêmement proche d'une éthique chrétienne. Mais le problème qui nous a été posé, n'est pas de soulever des points de convergence, mais celui, me semble-t-il, de savoir si le christianisme était simplement l'accompagnement religieux d'une éthique qui finalement se fait d'une façon laïque. Il est d'accord avec cette éthique, mais il n'est pas que cet accompagnement. Et n'étant pas que cela, d'une certaine manière, il rend service à l'éthique.

*Il y a eu le temps des exposés, des débats, et le temps de la table ronde, il y a aussi le temps de la CELEBRATION.*

*De l'espace ouvert sur le monde, du temps suspendu par la magie de la musique et du chant, de la méditation, on ne rend pas compte... Nous en gardons cependant quelques traces.*

\*  
\* \*

## *Invitation au voyage*

Jean BIEHLER

*Sur le chemin de l'écoute, l'écoute du monde d'aujourd'hui, de ses interrogations inouïes, prenons le temps... Le temps d'une pause... Le temps de laisser résonner les paroles de la Tradition qui nous a conduits là : ... à la conviction que nous avons à être de plain-pied dans ce monde ; une Tradition qui nous enseigne pourtant une certaine manière d'être de ce monde à cause de Dieu.*



*Notre Dieu n'est pas un Dieu-réponse, un Dieu-savoir. Notre Dieu est invitation au voyage : à prendre le risque de notre histoire...*

*Croire, ce n'est pas savoir plus, ni mieux. C'est être en chemin... C'est, pour nous, trouver Jésus sur le chemin... C'est trouver aussi des frères du chemin... parfois là où on ne les attendrait pas...*

*Croire que le monde, – oui ce monde d'aujourd'hui, complexe, cette nature dont on découvre toujours mieux les secrets qui nous désorientent, – croire que le monde est “**création**”, ne serait-ce pas en fait simplement avoir confiance, franchir ce pas qui décide d'un sens, faire le saut, en un mot, **espérer** ?*

*Espérer quand le sens du monde n'est pas donné... Espérer justement car Dieu non plus ne donne pas de savoir mais seulement d'être libres... Libres comme des Fils, qui ont à décider, à se décider, pas des esclaves...*

*... Vouloir le monde comme une création..., entrer dans le temps de la confiance, espérer...*

## *Entre l'illusion et l'angoisse se lève l'espérance...*

Homélie de Marcel PERRIER  
du Comité épiscopal Mission de France

■ **Dès les premières pages de la Bible, celui que les hommes appellent Dieu... cherche l'homme.**

— «*Homme, où es-tu ?*» (Gn 3,9). Adam se cache dans le jardin.

— «*Où est ton frère Abel ?*» (Gn 4,9). Caïn voudrait bien cacher sa victime.

Dieu cherche l'homme. Il vient à sa rencontre.

Il vient se mettre à l'écoute de l'homme.

Il est venu lui aussi à la session, sans s'inscrire... Il était parmi les invitants !

■ **Ensemble, nous avons regardé et écouté ce monde magnifique et dramatique.**

MAGNIFIQUE par l'infiniment grand, l'infiniment petit, par les recherches humaines, les découvertes et les progrès et tous les dynamismes de la vie.

DRAMATIQUE par les doutes entretenus, les désespérances gardées, les consciences fermées et toutes les forces de mort.



MAGNIFIQUE par les solidarités vécues, l'amour et la tendresse, le dialogue et les médias, l'espérance et la contemplation.

DRAMATIQUE par les tortures et les exclusions, les mémoires qui ne pardonnent rien, les guerres et les génocides, la dictature de l'argent, l'impuissance des grandes puissances politiques, des Eglises et des religions.

■ **Alors... admiratifs et désemparés, devant un avenir lourd de menaces et de promesses, nous chantons : «Où va notre terre ?», «Où va notre monde ?».**

Et nous ouvrons le livre où s'écrit notre dignité, le livre des essais réussis, le livre des échecs transformés, le livre où s'inscrit la longue méditation d'un peuple qui se libère et qui attend dans l'espérance.

*•Une première page nous montre le prophète Jérémie* (18, 1-6) scandalisé par les invasions et les déportations, conscient de ses limites. Quelle parole donner ? Que devient le peuple ? Que devient l'Alliance ? Il a conscience que Dieu lui parle : regarde le potier, au travail, sur le tour. Il façonne, façonne l'argile avec ses mains. Bien souvent il recommence, puis il continue parfois autrement, car il veut réussir.

Jésus dit ailleurs : *«Mon Père travaille toujours et moi aussi je travaille»* (Jean 5, 17). Nous sommes l'argile dans les mains du Père. Il nous creuse plus qu'il ne nous comble mais quand il nous creuse c'est encore pour nous combler.

Nous sommes l'argile dans les mains du Père. Et nous sommes aussi les mains du Père. Ne sommes-nous pas les fils du Potier ? Ne sommes-nous pas le corps du Christ ? Ne pouvons-nous pas agir comme le Potier qui façonne, façonne, recommence souvent et continue toujours ? L'avenir du monde est aussi en nos mains.

• *Une deuxième page nous a mis à l'écoute de l'Apôtre Paul* (Romains 8, 18-25). Le «dernier des Apôtres» a vu l'immense empire romain, ses exploits gigantesques obtenus par la soumission des peuples et l'utilisation des esclaves. L'humanité gémit. Mais Paul est témoin aussi d'une vie nouvelle qui partout éclate en communautés enthousiastes. Il a rencontré Jésus, l'Homme sorti du tombeau pour que tous les hommes sortent de tous leurs tombeaux. Il l'affirme : «*La création tout entière gémit des douleurs de l'enfancement*».

L'énergie du Ressuscité est passée dans nos coeurs, nos mains, nos yeux, dans la création entière. L'Esprit du Ressuscité est à l'oeuvre dans les personnes, les groupes humains, les peuples et les religions.

Un dynamisme de résurrection est donc à l'oeuvre dans l'histoire des hommes et la transforme de l'intérieur.

La vie ne peut pas perdre puisque Dieu s'y engage. Même si l'espérance est en miettes, il reste toujours des miettes d'espérance. «*L'Espérance ne trompe pas car l'Amour de Dieu a été répandu dans nos coeurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné*» (Rom 5,5). Notre espérance, c'est notre mission : avec le Ressuscité, enfanter l'avenir.



• *Avec l'aide du vent qui souffle où il veut (!) nous avons ouvert une troisième page pour faire mémoire d'une mémorable traversée du lac* (Matthieu 8, 22-25). Traversée qui se fait l'illusion et l'angoisse.

*L'illusion* : on connaît le lac, on connaît la barque, on est du métier.

*L'angoisse* : ce vent imprévu... cette tempête non maîtrisable... la barque qui prend l'eau ! Cette surface inconsistante... l'absence de tout point d'appui comme de toute référence...

Mais entre l'illusion et l'angoisse se lève l'Espérance, l'Espérance qui fait se lever, se rapprocher, crier.

Oui, l'Espérance commence par un mouvement, un mouvement vers, un cri, un cri qui devient prière, une prière qui devient demande, une demande qui devient louange ou silence dans l'adoration.

«*Dieu était là et je ne le savais pas*» (Gen 28,16). Dieu avec nous dans la tempête ! Dieu avec nous sur le même bateau... Un Dieu qui dort ? Merveilleux sommeil de Dieu qui peut réveiller les hommes...

Dieu est là en Jésus-Christ. Jésus se lève, il maîtrise ce qui paraissait non maîtrisable, il arrête ce qui allait engloutir l'homme, il dit non à la fatalité, aux forces aveugles qui donnent la mort, non à l'avancée impossible.

Alors, comme un murmure dans l'adoration silencieuse, les rescapés peuvent se demander : «*Qui donc est-il, pour qu'il commande même au vent et aux flots et qu'ils lui obéissent ?*»

Nous pouvons nous aussi nous tourner vers ce Jésus ressuscité. Lui qui a traversé la tempête de la passion, lui qui est sorti de la tempête de la mort, peut-il calmer les tempêtes des hommes et des femmes d'aujourd'hui ?

Lorsque nous serons engagés dans la tempête de la mort, il sera bien là, au carrefour des solitudes, pour nous conduire au rivage de la résurrection. *«En le voyant tel qu'il est, nous lui deviendrons semblables»* (1 Jean 3,2).

Dans les tempêtes de notre monde... nous pouvons, nous aussi, crier : *«Maître, maître, nous périssons»*. Écoutons-le nous répondre encore : *«Où est votre foi ?»*

Et je crois bien qu'il ajoute : si j'ai commandé au vent et aux flots déchaînés pour calmer la tempête c'est pour que, aujourd'hui, vous fassiez de même. Je ne vais pas recommencer chaque fois tout seul !

Ne vous ai-je pas dit que vous feriez des merveilles plus grandes... ? (Jean 14, 12).

■ Les hommes, les femmes, les jeunes et les enfants d'aujourd'hui, engagés sur l'océan du monde aux tempêtes si graves et fréquentes, n'ont-ils pas à **rassembler toutes les énergies**, toutes les recherches, tous les savoirs, toutes les sciences, toutes les solidarités, toutes les convictions religieuses et humanistes... **pour arrêter les forces de régression, d'exclusion et de mort ?**

**Avec Jésus, rejoignons l'autre rive en gagnant la Paix.**





## ***Critique de la modernité* - A. TOURAINE**

(Ed. Fayard, 1992.)

Avec le développement des sciences et l'apparition de la philosophie des Lumières, l'Europe vit un important bouleversement de ses représentations au 18<sup>ème</sup> siècle. Désormais la tradition est partout battue en brèche et on s'en remet à la raison pour explorer le monde et diriger les affaires humaines. Nous sommes à l'aube d'une modernité qui cherche avec passion à découvrir l'ordre du monde mais qui va simultanément faire droit au sujet humain et à l'individu.

Rationalité et subjectivité sont ainsi les deux composantes premières d'une nouvelle culture dont est issue la nôtre aujourd'hui. Mais la cohabitation de la raison et du sujet ne va pas de soi et c'est à leurs rapports que s'attache la volumineuse étude d'A. Touraine. Le sociologue pense qu'il y a là

une clé essentielle pour comprendre la genèse récente de notre société et surtout pour fournir des repères à notre action.

### **Sujet et raison : des rapports difficiles**

L'attention à un ordre du monde et la prise d'autonomie du sujet vont apparaître de pair au tournant du 17<sup>ème</sup> et du 18<sup>ème</sup> siècles.

- D'un côté un naturalisme qui accorde une confiance sans défaut à la rationalité du monde. Les sciences prennent leur autonomie et procèdent de découverte en découverte contre les représentations de nature religieuse qui avaient cours jusqu'alors.

- De l'autre un homme qui se découvre sujet individuel autonome et qui se fonde sur la conscience

qu'il a de lui-même. C'est cet homme qui fait émerger l'idée de droits imprescriptibles destinés à protéger sa liberté.

D'un côté l'héritage de la Renaissance, de l'autre côté celui de la Réforme.

Rousseau et Kant chercheront à concilier ces deux aspects de la modernité naissante en intégrant le citoyen dans l'histoire qui se construit. Mais bien vite rationalité et subjectivité vont connaître des destins différents.

### **La rationalité triomphante**

Forte de ses succès dans le domaine des sciences de la nature, la raison va élargir son emprise à tous les aspects de la vie humaine et du devenir social. Ce sera le triomphe du capitalisme qui réduira les indi-

vidus au rôle d'agents du progrès. L'idée de développement économique devient le prétexte à de multiples formes d'embrigadement et d'aliénation.

La perception de l'histoire comme un effet de la volonté et de la raison de l'homme ira dans le même sens. Là encore les individus seront ordonnés à un sens qui les dépasse et ne leur laisse guère d'autonomie. Le positivisme qui est recherche des lois de fonctionnement de la nature comme de la société ne fait pas appel à la liberté des groupes ou des individus.

On comprend alors la révolte du sujet dans un contexte aussi étouffant. Mais cette révolte prendra plusieurs formes successives.

### **L'individu contre la société**

Nietzsche ou Freud incarnent une première modalité de cette révolte du sujet. Tous deux mettent en évidence l'irréductibilité du moi profond et les dangers qu'il court en se «socialisant». En intégrant le

sujet, la société l'aliène et lui interdit de donner libre cours aux énergies dont il est porteur. C'est contre la société que le moi profond peut accéder à nouveau à son identité.

Plus près de nous, les philosophes de l'École de Francfort ou encore M. Foucault développeront un pessimisme inspiré d'analyses voisines. Ils dénoncent l'impuissance du sujet pris dans des jeux de pouvoir qui ne lui permettent pas d'exister comme tel.

Ainsi en arrivons-nous à la post-modernité, à une société éclatée et devenue insaisissable.

L'évolution séparée des quatre réalités que sont l'entreprise, la nation, la consommation et la sexualité ont préparé cette étape nouvelle de notre développement social. Chacune de ces réalités évolue en effet de façon autonome et dans des sens différents voire contradictoires, dégageant ainsi des forces qui peuvent aussi bien tendre au mouvement de moderni-

sation que s'opposer à lui.

La post-modernité se traduit de ce fait par un éclatement de la culture où l'individu s'oppose à la société, où les communautés en mal d'identité s'opposent les unes aux autres. Les références communes s'estompent, le mouvement s'accélère et on ne peut plus discerner un sens des changements et donc une orientation de l'histoire. Un bouleversement constant affecte tous les domaines de la vie dans l'effondrement de toutes les références stables.

On est arrivé ici à la forme extrême de la scission entre rationalité et subjectivité. Les deux pôles de référence mis à jour dans la philosophie des Lumières s'opposent de façon anarchique dans une société qui n'a plus de boussole.

Faut-il essayer de réagir et en avons-nous les moyens ?

### **Réconcilier la raison et la liberté**

Comment faire pour permettre l'expression du sujet individuel



sans que ce dernier soit récupéré dans un système de développement qui l'étouffe ? C'est le défi auquel nous sommes affrontés aujourd'hui et qu'Alain Touraine nous invite à relever dans la dernière partie de son ouvrage.

Le développement de l'esprit d'examen dans tous les domaines est un fait établi et c'est donc dans ce contexte qu'il faut trouver les moyens pour que puisse s'exprimer la liberté individuelle. C'est dire que le sujet, s'il doit continuer à marquer sa différence par rapport au système qui le nie ou l'engloutit, doit aussi pouvoir jouer un rôle constructif au coeur d'un monde qui prend forme autour de nous.

Le sujet dont parle Touraine n'est pas un moi abstrait atteint par introspection ni le pur pouvoir de dire non. Le sujet est une réalité


essentiellement relationnelle qui se conquiert à partir des obstacles qu'il rencontre et où il a manifesté sa liberté. Le sujet est force de résistance mais aussi force d'affirmation qui cherche à construire d'autres formes de vie sociale.

#### **Un sujet acteur/créateur**

A.Touraine avance l'idée d'une société qui se définit comme l'ensemble des rapports entre les acteurs sociaux du changement. Il ne faut plus concevoir un principe d'unité transcendant la société mais plutôt un ensemble de groupes qui négocient et produisent ainsi l'histoire. Le sujet doit toujours faire valoir sa différence et sa capacité critique mais c'est à partir de cette expression que la société se construit dans un équilibre toujours précaire.

On ne peut remettre en question la modernité et l'effort de rationalité qu'elle a mis en oeuvre dans tous les domaines de la vie sociale. Mais l'héritage de cette modernité nous contraint aujourd'hui à mieux articuler liberté individuelle et société dans un rapport d'opposition mais aussi de complémentarité. C'est dans cette direction qu'Alain Touraine nous invite à oeuvrer pour mettre fin à la dérive actuelle d'éclatement de la vie sociale. L'analyse de la modernité qu'il nous livre est éclairante et peut nourrir notre propre réflexion sur le sens des mutations que connaît notre société.

Présenté par  
Nicolas RENARD



**Avez-vous renouvelé  
votre abonnement  
pour l'année 1996 ?**